

LES ENQUETES DE JOHN PARISH



LE DIAMANT ROUGE

PAGLIARO Antonello

Chapitre 1 : La nuit était claire.

Laissez-moi-vous raconter cette aventure, qui a failli me couter la vie, En quête de la vérité. Cela se passe dans l'état d'Afrique du Sud où se côtoient des groupes ethniques avec différentes langues comme l'Afrikaans, l'Anglais, le Zoulou et d'autres encore, pays au trois capitales, ou le choc des cultures est encore bien présent. Pays riche avec ses mines d'or, de platine, de diamants et d'argent, et son agriculture moderne.

Je me présente, je m'appelle John Parish, je suis enquêteur d'assurances mais je préfère dire détective, ce n'est pas un métier qui me passionne au plus haut point, c'est plutôt des enquêtes de routines mais il me permet de vivre très correctement. Ma maison se trouve dans la banlieue de Kimberley en Afrique du sud, vous l'aurez compris. Je vous rassure tout de suite, je ne suis pas de ceux qui sont des nostalgiques de l'apartheid. J'aime à penser que tous les hommes sont égaux. Après un bon repas, je décidai de me promener en fumant un bon cigare. La nuit était claire, nuit de pleine lune où les ombres paraissent plus grandes. C'est cette nuit-là que tout a commencé.

La nuit fut déchirée par un cri d'effroi. A partir de là tout alla très vite. Un grondement qui déchira la nuit, un véhicule tout terrain qui s'éloigne très vite. Je m'approche sans me faire voir. La scène était épouvantable, ce cri était le cri que l'on fait quand on découvre un corps sans vie, en particulier quand celui-ci était son fiancé, littéralement coupé en deux. En repensant au véhicule qui s'éloigne, il me revint l'image d'une grande lame à double tranchant fixée à l'arrière. C'est sans doute comme cela que le jeune homme fut assassiné mais pourquoi s'en prendre à un couple apparemment sans histoire. C'est ce que je devais découvrir.

Je sortis de ma cachette et m'approcha de la fiancée meurtrie. Elle eut un moment de recul.

— C'est moi Clara, c'est John.

Elle me reconnut. Cherchant du réconfort, elle se blottit dans mes bras comme une petite sœur, en me chuchotant.

— Pourquoi lui, qu'a-t-il fait pour mériter une mort aussi atroce. Tout le monde l'aimait bien, je ne comprends pas.

Et elle se remit à sangloter. Dès que je l'ai sentie plus calme, je commençai à la questionner, avant l'arrivée de la police que j'avais appelée peu de temps auparavant.

— As-tu reconnu la voiture ? (Elle eut un moment d'hésitation.)

— Non je ne l'ai jamais vue avant ce soir.

— Et le conducteur, tu as eu le temps de le voir ? (Encore un moment d'hésitation serait-ce l'émotion.) Quelqu'un que tu connais ?

— Non arrête avec tes questions je ne connais ni la voiture ni le conducteur.

— Une dernière et je te laisse tranquille car tu vas devoir répondre aux questions de la police, était-ils plusieurs dans la voiture ?

— Oui, il me semble qu'ils étaient deux.

Je me mets en retrait dès l'arrivée de la police, pas trop car ils auraient aussi des questions à me poser.

Clara est une jeune femme très belle, métisse elle vient de Port Elisabeth, elle vit depuis peu chez ma voisine sa tante par alliance Gloria Stary, une femme charmante encore de belle apparence pour son âge. Elle l'a recueillie après la mort de son père, qui était un grand ami de son mari d'après ce que j'en sais. Issus tous deux d'une famille bourgeoise, Gloria et son mari vivent aisément dans une grande maison. Ils profitent tous deux d'une bonne retraite. Son mari, Charles, était un ingénieur réputé qui s'est occupé entre autre de la rame Gautrain qui assure la

liaison ferroviaire entre Johannesburg et Pretoria. Quand je dis occupé c'était lui le grand superviseur. Il a fait une brillante carrière. Mais revenons à Clara. Elle trouva très vite un travail d'assistante juridique dans l'entreprise de celui qui devait devenir son fiancé. En effet Scott Fleming a hérité, voilà maintenant trois ans, de la mine de diamant Finish et des industries Fleming après la mort de son père.

Trois jours plus tard, alors que l'évènement de ce soir-là occupait toujours mes pensées, Clara vint me rendre visite. Elle avait reçu la visite des policiers qui, après enquête, avait décidé de classer l'affaire. En effet, le véhicule avait été retrouvé dans un précipice qui se trouvait à cent cinquante kilomètres du lieu du meurtre, avec les deux corps calcinés, le conducteur et son complice deux voyous notoires avec un casier bien rempli. N'ayant pas trouvé le mobile du crime, ils ont estimé que c'était un acte gratuit de deux fous furieux sous l'emprise de la drogue et l'alcool. Donc affaire classée ! J'étais prêt à me rallier à leurs conclusions. Mais après le départ de Clara, pleins de questions se bousculaient dans ma tête. Pourquoi après une préparation méticuleuse du véhicule n'avaient-ils fait qu'une seule victime. Par quel hasard s'étaient-ils retrouvés pile à l'endroit et au bon moment en présence des deux fiancés, sachant que l'endroit est bien loin de la route principale ? Pourquoi ne pas s'en prendre aussi à Clara. Toutes ces questions devaient avoir des réponses.

Je décidai de mener ma propre enquête. Par où allais-je commencer ? Je sais ! Enquêter sur la victime. Je rendis visite à Gloria après m'être assuré qu'elle était seule, elle se confiait plus facilement.

- Que sais-tu de feu Scott le fiancé de Clara ?
- Un jeune homme charmant aux bonnes manières.
- Oui je m'en doute mais plus en détail que peux-tu me dire ? (Elle prit le temps de la réflexion.)
- Parfois il me paraissait soucieux, même accablé comme s'il portait le poids du monde.
- Tu n'as pas cherché à comprendre ce qu'il avait ?
- Mais bien sûr que oui.
- Alors !
- Des gros soucis avec sa mine de diamant, des problèmes de personnel voire des soulèvements de personnel. Je me suis renseigné par l'entremise d'anciens collègues de mon mari, tu sais certains étaient tombés sous mon charme, je peux leur demander tout ce que je veux.
- Et c'est tout ?
- Son contremaitre.
- Quoi son contremaitre ?
- Il tyrannise et maltraite les employés de la mine. Il dirige la mine comme il l'entend, à croire qu'il a les pleins pouvoirs. C'est tout ce que je sais.
- D'accord merci Gloria.

Je l'embrassai tendrement et pris congé.

Chapitre 2 : Il y a anguille sous roche.

Sur le chemin du retour repensant à ce que m'a confié Gloria, je faisais mes propres investigations. Voyons voir... Pourquoi laisser les pleins pouvoirs à ce contremaitre, apparemment cruel méchant et sans doute raciste ? Pourquoi ne pas le renvoyer et mettre quelqu'un de plus droit et

plus honnête. Il y a anguille sous roche, si vous me permettez l'expression. Si je dois enquêter sur lui, il me faut son nom, zut j'ai oublié de le demander à Gloria.

Arrivé chez moi je me servi un bourbon et j'ouvris mon ordinateur. Alors mine de diamant Finish... J'ai trouvé, liste des employés c'est là, l'encadrement, ah le voilà, monsieur Raymond Savage tient en voilà un qui porte bien son nom. Je décide de mettre à contribution mon vieil ami Donald qui se trouve être inspecteur de police à Mossel Bay.

Quelle heure est-il ? vingt et une heure. Il doit être chez lui. Je compose le numéro ...une sonnerie puis deux puis plusieurs, au moment de raccrocher j'entends :

- Allo.
- Oui Donald c'est John, comment tu vas ?
- Aussi bien que possible et toi ?
- Ecoute ça va, je t'appelle car j'ai besoin de renseignements sur un certain Raymond Savage contremaitre de la mine de diamant Finish.
- Ah je me disais ! Bon ok je vois ce que je trouve et je t'envoie tout ça. Ah au faite, tu es toujours à la même adresse ?
- Oui toujours je te remercie je t'en dois une, salut mon ami.
- Au revoir John, j'espère que tu ne vas pas te fourrer dans les ennuis ? Après tout, tu es un grand garçon.

Et c'est sur ces sages paroles que je raccroche. Une nuit de sommeil s'imposait.

Je ne pouvais pas être là à attendre les documents, il fallait, qu'en parallèle, j'explore la piste principale : la victime.

En y réfléchissant, Freddy Kolding... Il est chroniqueur au quotidien « The Citizen ». Il se trouve être aussi mon beau-frère. Il a publié une série d'articles sur la famille Fleming. Il les a côtoyés pendant plus d'un mois. Je l'appelle.

- Allo Freddy, c'est John.
- Salut John, ça fait quoi deux mois que l'on n'a pas eu de tes nouvelles !
- Oui désolé le boulot tu c'est ce que s'est.
- Sinon je vais bien et ta sœur aussi c'est gentil de demander.
- Ne sois pas sarcastique.
- Désolé je t'écoute.
- Je pense que tu es au courant de la mort de Scott Fleming, et qu'il a été assassiné de façon horrible.
- Oui bien sûr, on nous a demandé de publier un article succinct. En gros, ne pas faire de vagues.
- Tu as bien publié il y a environ six mois une série d'articles sur la famille Fleming et son empire ?
- Oui, pour redorer leur blason, J'en étais malade, mais pas le choix, ordre de la rédaction.
- Mis à part ce que tu as publié, tu aurais des infos qui pourraient m'intéresser ? Alors, avant que tu demandes, j'ai presque assisté à l'assassinat et je ne suis pas d'accord avec les conclusions de la police donc j'ai décidé de mener ma propre enquête.
- Oui, j'ai recueilli une foule d'informations pas toujours jolies, jolies.
- On peut se voir pour en parler ?
- Je pense pouvoir me libérer entre seize heures et dix-huit heures. Ça te va ?
- Parfait. Devant une bière au café du commerce ?
- Ok à seize heures au café salut.
- A tout à l'heure Freddy embrasse ma sœur pour moi.

Je regarde mes e-mails, pas d'enquête d'assurance. Je regarde sur le net si je peux en apprendre plus, que du bla bla et les Fleming ceci et les Fleming cela. Il est temps que j'aille à mon rendez-vous.

- Freddy, je suis là !
- Salut John, que veux-tu savoir ?
- Toutes les choses inavouées des Fleming et surtout concernant Scott.
- Bonjour messieurs, qu'est-ce que se sera ?
- Mettez nous deux pressions.
- Bien. Par où commencer ? Le père tenait la maison d'une main de fer, je sais qu'ils cachent des choses pas très légales et même des cadavres dans le placard.
- A bon à ce point-là ?
- Mais rien de confirmé, Concernant Scott, il veut diriger les affaires comme le faisait le père mais n'a pas les épaules. Du fait il subit, ou prend les mauvaises décisions. Mais rien à première vue qui justifie son assassinat.
- C'est bien maigre tu ne trouves pas ?
- Il y aurait bien autre chose, cela concerne sa fiancée.
- Comment ça, sa fiancée ?
- Il a fréquenté des femmes, je parle de Scott.
- J'avais compris.
- Je disais qu'il a fréquenté des femmes de son milieu, des très belles femmes, mais aucune n'a réussi à lui mettre le grappin dessus. Quand arrive Clara, sortie de je ne sais où. Embauché au bout de deux semaines d'essai, Il tombe amoureux et très vite ils parlent mariage, elle est métisse, pas que cela me gêne, c'est la famille Fleming, elle est très conservatrice. Je trouvais cela bizarre. Je serais toi je commencerais mon enquête par elle.
- Merci Freddy à très vite.
- Je t'envoie mes notes, et je compte sur toi pour venir nous voir.

Pourquoi pas du côté de Clara ! Je ne connais pas grand-chose ! Elle vit chez sa tante, elle vient de Port Elizabeth et... Et c'est tout ah oui la mort de son père. Comment est-il mort ? Comment s'appelait-il ? Beaucoup de mystères autour de cette jeune femme. Je me rends compte que je ne connais même pas le nom de Clara. Décidément, encore une question que j'ai oublié de poser à Gloria. Il serait judicieux de prendre des notes.

Je ne voulais pas aller importuner Gloria coup sur coup. J'irai la voir plus tard. On est mardi je me note les questions, que j'aurais à lui poser et j'irai la voir dans une semaine. C'est bien une semaine ? Du coup, comment savoir son nom et du même coup celui de son père. Je crois savoir comment avoir ce renseignement : l'entreprise Fleming, elle y est employée. Comment accéder au registre du personnel ? Par mon métier bien sûr, j'appelle tout de suite l'entreprise.

- Oui bonjour je suis monsieur John Parish je suis détective affilié aux assurances. J'ai besoin d'un renseignement, quelle est le nom de l'assurance en charge de l'entreprise ?
- Bonjour monsieur Parish je vous connais de nom vous avez la réputation d'un homme juste et intègre. Donnez-moi un instant, ah voilà, nous travaillons avec les assurances Sud Afrique Assurance.
- Merci pour le renseignement et pour le compliment, au revoir.

J'ai déjà travaillé pour cette compagnie je peux me présenter à l'accueil et prétexter un audit de routine, il me reste des exemplaires de la dernière fois j'ai juste à changer la date et voilà. Je ne rencontre aucun problème après tout ce ne sont que des contrôles de routine. Je demande à voir le registre des employés, et là je ressens une certaine hésitation de la part de l'hôtesse.

- Le registre du personnel ne fait pas partie des documents que je dois vous présenter.

— Oui je sais c'est mon employeur qui veut savoir s'il n'y a pas certains litiges avec le personnel. Elle me présenta le registre, et se retira, elle a dû penser que j'en aurais pour un moment. Alors Clara, à zut, trois Clara, mais une seule assistante juridique. Clara Mandellas ! Comme Nelson ? Mais non cela ne s'écrit pas pareil.

Chapitre 3 : Vie seul, accro aux jeux

Je dois remettre à plus tard mes investigations car mon travail m'appel en effet, j'ai reçu un e-mail me demandant d'enquêter sur un certain Tim Buren, qui demande à être indemnisé, on aurait incendié sa voiture pendant une manifestation. Je commence, comme d'habitude, en cherchant le personnage, voilà dans les pièces jointes de mon e-mail la fiche de police. Vie seul, accro aux jeux, doit de l'argent à deux ou trois usuriers, a hypothéqué sa maison, et a vendu ses deux purs sangs. Cet homme a besoin d'argent très rapidement. Il a assuré sa voiture, une Ferrari California T qu'il bichonnait comme son bébé, model estimé à 92458.00 dollars, depuis un an. Je ne vais pas lui demander s'il a un alibi. C'est sûr que oui, car pour moi il me semble évident c'est lui l'incendiaire. Juste un truc qui ne colle pas pourquoi avoir laissé sa voiture, au quelle il tient comme la prune de ses yeux dans un quartier prêt à exploser ?

Je contacte l'assurance pour savoir si je peux faire venir un expert. La réponse ne se fait pas attendre, il sera sur place dans une heure.

En attendant l'expert, je sirotais une bière au café à côté de la casse auto, et je réfléchissais à la question que j'allais lui poser pour l'orienter en direction de mes soupçons.

— Bonjour Monsieur Parish, je me présente Bob Hudson, expert envoyé par l'assurance, pouvons-nous aller voir le véhicule ?

— Mais allons-y.

Arrivé devant la voiture, il fit le tour, resta un moment, les yeux dans le vague, me regarda.

— Y-a-t-il des choses en particulier que vous voulez savoir ?

— J'ai ma petite idée mais je vous écoute.

— Bon voilà c'est bien une Ferrari California T de 2014

— D'accord ! S'avez-vous, où s'est déclaré le feu et comment ?

— La ça devient plus pointu mais pas insoluble.

— Je vous laisse travailler.

J'espérais qu'il trouve ce que je soupçonnais. Il alla chercher son matériel, il observait et prenait des notes. Au bout d'une demi-heure !

— Alors, le feu est intentionnel, je peux dire qu'il a démarré depuis l'intérieur du moteur à l'arrivée de l'essence, avant le carburateur et a été déclenché avec un retardateur. J'avoue que j'ai failli passer à côté. Vous voyez ce petit morceau de circuit imprimé.

— Ce petit truc d'un centimètre carré ?

— Oui c'est le cerveau du retardateur. Par chance, il n'a pas brûlé. En regardant avec un microscope, j'aurai le numéro de série.

— J'en étais sûr, c'est du bon travail, au revoir monsieur Hudson merci pour tout, j'attends vos

conclusions.

— Bien sûr, au revoir à une prochaine fois.

Les conclusions de l'expert confirment que c'est un incendie volontaire. Mais je vois mal ce monsieur Buren sacrifier sa voiture. Je refais le tour de l'épave. La scrutant de bas en haut et de haut en bas en regardant les plaques d'immatriculations, j'aperçois le logo du garage. Je me suis déjà rendu dans ce garage et je sais que cela ne fait que six mois qu'il existe. Cela fait un an qu'il a cette voiture et donc il a fait refaire ces plaques, pourquoi ? J'appelle le garage.

— Bonjour c'est monsieur Parish.

— Bonjour monsieur que puis-je faire pour vous.

— Avez-vous fait récemment des plaques d'immatriculations « BFK 498 NC » ?

— Donnez-moi deux minutes, je regarde dans le registre. Oui il y a deux semaines pour monsieur Tim Buren.

— Vous les avez montées sur la voiture ?

— Non elles étaient en bon état. Il m'a dit que c'était, la plaque avant était pour poser sur sa porte de garage et la plaque arrière sur une remorque qu'il venait d'acheter.

— Vous vous rappelez de tous les détails ! C'est comme cela avec tous vos clients ?

— Non, bien sûr que non, mais pour lui oui, car je lui ai proposé des plaques bas de gamme, il a voulu les mêmes plaques que sur sa voiture, qui valent bien plus chères.

— Si je viens voir on pourra mettre tout par écrit ?

— Pas de problème monsieur Parish.

— Merci à plus tard.

Pourquoi refaire des plaques ? Il est écrit nulle part qu'il a acheté une remorque, et il a déjà une plaque minéralogique sur la porte de son garage, j'ai la photo sous les yeux. Je pense à quelque chose, je vais appeler mon amie aux immatriculations, section vol.

— Allo Suzanne c'est John.

— Salut John, comment tu vas depuis le temps.

— Bien merci et toi ?

— J'ai ma petite dernière qui fait ses dents je ne dors pas beaucoup en ce moment. Depuis que l'autre idiot a décidé de me quitter, j'ai double boulot. Mais ce n'est pas pour cela que tu m'appelles ?

— J'aurais besoin d'un renseignement.

— Je t'écoute.

— Est-ce que on t'a signalé le vol d'une Ferrari California T ces derniers temps ?

— C'est précis et pas banal. Attends je regarde. A oui, dans la région de Free State.

— Tu aurais sa plaque d'identification ?

— Pour ce genre de voiture oui, je te l'envoie par texto. Encore une enquête frauduleuse ?

— Il y a de forte chance. Merci à bientôt.

— Mais de rien à bientôt j'espère.

Je commence à chercher la plaque, j'espère qu'il n'a pas pensé à l'enlever. A la voilà ! Le numéro correspond. Je prends une photo, et j'envoie tout de suite un texto à Suzanne pour quelle m'envoie les documents. Il a de la suite dans les idées, je suppose qu'il a caché sa voiture et attend que l'assurance le rembourse et fait mine de s'en racheter une autre. Mais il est tombé sur moi. Il suffira que j'envoie le tout à l'assurance. Non seulement mon lascar ne sera pas indemnisé mais en plus il devra s'expliquer avec la justice. Encore une affaire résolue.

Chapitre 4 : Disparu des Radars.

Je peux reprendre l'enquête, cela tombe bien j'ai reçu le dossier de monsieur Savage. Voyons voir, divorcé sans enfant plusieurs plaintes ont été déposées à son encontre au sein même de l'entreprise pour abus de pouvoir, maltraitance et même agression sacré personnage. N'a donné aucun signe de vie depuis le 25 septembre, disparu des radars, tiens le lendemain du meurtre de son patron bizarre !

- Allo Donald c'est John j'ai bien reçu ton rapport. Quand tu dis disparu des radars, il a peut-être été enlevé ou assassiné ?
- Non je ne crois pas. Mes collègues sont passés chez lui pour l'interroger concernant la mort de son patron, Il a fait ses valises et envolé. Il n'a plus utilisé sa carte de crédit et son téléphone est éteint.
- Salut Donald si j'ai besoin je peux compter sur toi ?
- J'ai l'impression que tu enquête sur une affaire classée, je me trompe !
- Oui c'est vrai mais dans cette affaire, il y a plein de zones d'ombres. Je pense qu'ils l'ont classé un peu vite.
- Ok sois prudent. Tu sais qu'ils n'aiment pas trop qu'ont leurs marches sur les plates-bandes. Je le sais bien je suis de la maison. Et oui tu peux compter sur moi salut mon ami.
- Salut Donald encore merci.

Je ne vais pas partir dans tous les sens. Je veux en savoir plus sur Clara. Elle devient ma priorité. Je retourne voir Gloria mais cette fois-ci elle reste vague dans ses réponses, que son mari n'en sait pas plus, bref ! Ce n'est pas vers eux que j'aurai mes réponses ce qui m'intrigue d'avantage sachant que Clara et Gloria sont originaires de Port Elizabeth. Laissons passer cette journée. Demain à la première heure, j'appelle Donald j'ai besoin d'info.

Après un bon petit déjeuner et une douche, j'appelle mon ami.

- Allo Donald je parie que tu n'attendais pas mon coup de fil si vite.
- Si c'est pour te parler du contremaitre, je n'ai pas d'autres nouvelles.
- Non c'est pour une autre personne. Clara Mandellas, avant que tu ne demandes, rien à voir avec Nelson.
- Je suppose que tu veux des informations rapidement.
- Ce serait sympa.
- Donne-moi une heure.
- Ok à tout à l'heure.

Je tourne dans mon appartement comme un lion en cage en attendant, le coup de fil de Donald. Le téléphone sonne c'est lui.

- Oui Donald je t'écoute.
- Clara Mandellas est apparue que depuis six mois pas d'infos avant comme si elle n'existait pas.
- Comment ça ? Comme si elle n'existait pas ?
- Oui comme si elle débarquait de la lune, à mon avis elle a changé d'identité.
- Elle a changé d'identité l'également ?
- Oui, tout est l'égal.
- Et alors maintenant ?
- A toi de jouer.
- D'accord merci mon pote.

Je dois partir du début. Port Elizabeth. Concrètement c'est là-bas que je dois me rendre. Je vais prévenir mes employeurs et prendre quelques jours de congés.

Je retourne chez moi, fais une valise et je me rends à la gare.

— Bonjour je voudrais un billet pour Port Elizabeth.

— En première ?

— Oui.

— Port Elizabeth, cela vous fera 980 rands, départ dans une heure.

Une heure d'attente plus sept heures de train. Comment utiliser ce temps à bonne escient ?

Comment arriver à trouver une aiguille dans une meule de foin ? En attendant de pouvoir bran-

cher mon PC dans le train, je réfléchis activement à la meilleure approche une fois arrivé à bon port. La solution ne vient pas. La seule chose en quoi je suis sûr c'est que je dois me rendre dans

sa ville natale. Voilà mon train, je sors mon billet, voiture 6 place 25. Je suis placé coté vitre et dans le sens de la marche. (Parfait.) Je m'assois, rabats la tablette et pose mon PC. Le temps qu'il soit opérationnel, je décide de me présenter à mes deux vis-à-vis.

— Bonjour je m'appelle John et je profite de quelques jours de congés pour visiter Port Elizabeth.

— Bonjour Sophia, Sophia Lambert je retourne chez moi. J'étais en visite chez ma sœur.

— Vous vivez à Port Elizabeth ?

— Oui depuis toujours, issue d'une famille bourgeoise depuis plusieurs générations.

— Et vous monsieur ?

— Moi c'est Rodolphe et c'est tout ce que vous devez savoir.

Gloria aussi est issue d'une famille bourgeoise. Madame Lambert la connaît peut-être, elle ou sa famille car Stary est son nom de femme.

— Connaissez-vous une madame Gloria hum... son nom de famille m'échappe.

— Je connais quelques femmes qui se prénomment Gloria. Il faut être plus précis cher monsieur.

— Elle a épousé un ingénieur maintenant à la retraite. Ils vivent à Kimberley, plutôt en banlieue.

— Oui il me semble bien que...

— Je vous écoute !

— Excusez-moi, je réfléchissais. Il doit s'agir de la famille Ferguson. Il me semble qu'ils étaient voisins avec l'auteur et directeur de théâtre Athol Fugard ou bien la rue suivante.

— Pourriez-vous au moins me donner un nom de rue ce sera un bon début ?

— La rue Newington Road peut-être, ce qui est sûr c'est ce quartier.

— D'accord, le quartier autour de Newington Road ?

— Oui c'est cela.

— Merci. Cela me donne un point de départ.

— Pourquoi cette question, je croyais que vous deviez faire du tourisme ?

— C'est pour faire une surprise à un ami, trop long à expliquer.

Je me plonge dans mon ordinateur, la rue c'est bon j'ai trouvé, un hôtel à proximité voilà. Je prendrai un taxi pour m'y rendre. J'ai remarqué que pendant que madame Lambert me donnait ces explications, monsieur Rodrigue s'était éclipsé. Je range mon PC, referme la tablette et je lève pour partir à la recherche du wagon restaurant histoire de me désaltérer avec une bonne bière. Il n'y a pas grand monde au bar, même le barman ne semble pas entamer la conversation. Je fini ma bière et je retourne m'asseoir en passant d'un wagon, à l'autre la porte qui mène à l'extérieur est grande ouverte, bizarre quelqu'un aurait-il sauté en marche je ne pense pas il serait en piteux état.

Chapitre 5 : Devant le drame.

M'avancant pour la refermer, je sens une ombre derrière moi. Je me retourne, c'est Rodolphe qui se rue dans ma direction. D'un geste vif je l'esquive, pris par son élan, il tombe du train sans que je puisse intervenir. Devant ce drame qui venait de se dérouler je n'ai pas d'autre choix que d'actionner l'arrêt d'urgence. Le train mit un certain temps avant de s'arrêter complètement. Le chef de train vint à ma rencontre.

- C'est vous qui avez actionné le frein ?
- Oui. Un homme est tombé du train.
- Vous êtes sûr ?
- Oui je l'ai vu tombé.

Je me lance dans mes explications et au fur et à mesure que je raconte, je sens le chef de train de plus en plus perplexe.

- Vous connaissiez cet homme ?
- Non première fois que je le vois.
- Alors pourquoi voulait-il vous faire tomber du train ?
- Je vous avoue que je n'ai pas la réponse.

Un contrôleur s'approche de lui et lui murmure quelque chose à l'oreille.

- On vient de retrouver le corps sans vie. Nous l'installons dans le wagon de marchandise. Heureusement nous avons une petite chambre froide, mais elle est assez grande pour accueillir un corps.
- Et maintenant ?
- A l'arrivée à Port Elisabeth, des policiers vous attendrons pour vous poser des questions. Veuillez ne plus quitter votre siège.
- Pas de problème.

Pourquoi voulait-il me jeter du train ? Sans doute pour me tuer. Mais pourquoi ? Il ne me semble pas, avoir jamais croisé cet homme. Ai-je mal interprété son geste ? Je ne crois pas, ses intentions étaient claires.

Je fis le reste du voyage avec la boule au ventre. Les policiers m'attendaient à ma descente du train comme prévu. Je raconte mon histoire, même expression que le chef de train. L'inspecteur me prit à part.

- Je me présente Bob Rolling, inspecteur à la criminelle de Port Elisabeth. J'ai demandé des renseignements concernant un certain Rodolphe Ramps ce n'est pas son vrai nom, il a obtenu la protection de témoins car il a dénoncé son patron un mafieux très influent. Il était son homme de main, je n'ai pas obtenu ni son vrai nom ni celui de son boss.
- Vous auriez une idée sur le mobile de cet homme qui a voulu me tuer ?
- Pour lui pas besoin de mobile. On le soupçonne de pratiquer son ancien métier, moyennant une rémunération, mais pas de preuves solides.
- Et maintenant ?
- Vous, je vous libère mais laissez-moi vos coordonnées si j'ai d'autres questions.

Tout en m'éloignant pour me rendre à la station de taxis, les questions me viennent et se bousculent dans ma tête. C'est bien moi qui était visé ? Il se peut qu'il se soit trompé de cible ? Peu probable, cela fait un moment qu'il pratique. Qui peut m'en vouloir à ce point ? Qui savait que j'allais me trouver dans ce train ? Je ne l'ai dit à personne, seulement Donald est au courant. Pas sûr, je ne crois pas lui avoir révélé ma destination. Est-ce en rapport avec mon enquête sur la mort de Scott ?

Arrivé à l'hôtel je me dirige directement au bar. Je commande un whisky et le bois d'un seul trait. J'arrive à la réception.

— Bonjour j'ai réservé une chambre au nom de John Parish.

— Bonjour monsieur Parish c'est la chambre, 208 deuxième étage, dois-je faire monter vos bagages ?

— Non merci ça ira je n'ai qu'une valise. Je vais rester dans ma chambre, pouvez-vous me faire monter un club sandwich et une bière.

— Bien monsieur bonne soirée.

Je regarde les infos, rien sur mon agresseur. J'ouvre mon ordinateur en espérant y trouver des réponses. Pas moyen de trouver le sommeil. C'est le téléphone qui me réveille, je regarde l'heure 10 heures 30, j'ai donc fini par m'endormir.

— Oui allo.

— Bonjour monsieur Parish c'est l'inspecteur Bob Rolling. Nous avons effectué une perquisition au domicile de Rodolphe. Nous y avons trouvé un dossier vous concernant avec photos, adresse et même votre métier mais rien sur le commanditaire. C'était bien vous la cible. Soyez prudent quelqu'un veut vous voir mort. Courage et bonne journée.

— Merci inspecteur au revoir.

Quelqu'un qui a assez d'argent pour payer un tueur à gage ? Je n'ai pas le choix, je continue mon enquête tout en restant sur mes gardes.

Je pars à la recherche d'un nom. J'arrive dans ce fameux quartier, en espérant que la mémoire de madame Lambert, ne lui ait pas fait défaut. Pas de famille Ferguson dans les environs ni dans cette rue ni dans les autres. Je décide de m'attarder rue Newington Road. C'est quand même le seul nom de rue qu'elle m'a donné. Je fais l'impasse sur les petites maisons et les copropriétés. Trois maisons attirent mon attention, des grandes maisons styles coloniales les numéros 48, 50 et 52. Je me dirige vers la première, j'hésite et après tout qu'est-ce que je risque ? Je sonne, je laisse passer quelques secondes, j'insiste, personne. Je passe à la suivante. La porte s'ouvre une jeune femme se présente au bas de la porte.

— Bonjour, j'aurais voulu avoir des renseignements sur les anciens locataires.

— Vous êtes qui d'abord ?

— Je suis détective affilié aux assurances, voilà ma carte, je cherche les descendants de la famille... Je sors mon calepin. Ah voilà Ferguson, la famille Ferguson il est question d'assurance vie, désolé je ne peux pas rentrer dans les détails.

— Les anciens locataires étaient ma tante et mon oncle, Après leurs morts j'ai hérité de la maison et une petite somme d'argent, qui nous a permis de la rénover. Nous ne sommes ici que depuis 2 ans je ne connais aucune maison qui aurait appartenu à la famille...

— Ferguson.

— Oui, mais ce nom ne me dit rien.

— Savez-vous si les locataires du numéro 48 vont rentrer bientôt ?

— J'ai cru comprendre qu'ils partaient quelques jours au Cap.

— Savez-vous si les personnes qui vivent au 52 sont là ?

— Je ne saurais vous dire, je ne les côtoie pas, ils sont très discrets.

— Merci d'avoir donné de votre temps au revoir.

— Au revoir monsieur.

Je me présente devant le numéro 52, une sonnerie puis deux et trois, apparemment il n'y a personne. Je reviendrai plus tard. Je sens vibrer dans ma poche.

— Oui allo.

— C'est Donald on a retrouvé le contremaitre.

— Il t'a donné des explications sur son départ précipité ?

- Non et on en aura pas, il est mort.
- Ah bon !
- Il a dû perdre le contrôle de son véhicule, finir dans le ravin et la voiture s'est enflammé, une banale sortie de route.
- Vous en concluez ?
- Nos conclusions ! L'accident stupide.
- Le corps est calciné n'est-ce pas ?
- Oui mais je vois où tu veux en venir. Nous avons procédé à l'examen dentaire pour confirmer l'identité du mort, c'est bien Raymond le contremaître.
- Tu as connaissance du meurtre d'une rare violence de Scott Fleming l'héritier des industries Fleming ?

Chapitre 6 : Mais on est ami ?

- Oui pourquoi y aurait-il un rapport ? Mise à part qu'il était son employé.
- Les deux crapules, les prétendus assassins sont morts de la même façon.
- Ah d'accord, mais tu ne crois pas aux coïncidences ?
- Pas vraiment et toi ?
- Moi si, le parquet n'ouvre pas une enquête croisée, je n'ai pas le droit d'enquêter.
- C'est pour cela que je prends l'enquête à mon compte.
- Je ne comprends pas pourquoi tu t'es lancé tête baissée sur cette enquête, d'autant plus que j'ai su que tu as failli mourir. J'ai reçu un coup de fil de l'inspecteur Bob Rolling, il a parcouru ton dossier et mon nom apparaît comme étant ton ami.
- Mais on est ami ?
- Oui bien sûr !
- Déjà le meurtre s'est presque passé devant mes yeux et j'ai l'impression que si je ne mène pas l'enquête, les coupables, je veux dire les vrais coupables, ne seront jamais inquiétés.
- Je ne sais pas si ton enquête et la tentative d'assassinat sont liés, reste quand même sur tes gardes.
- J'en prends bonne note à plus.

J'ai faim quelle heure est-il ? Midi trente pas étonnant, surtout que hier soir, je n'ai pas mangé grand-chose et ce matin juste un café.

Juste au coin de la rue, la Marmite, pourquoi pas je m'assois à la terrasse et demande la carte. J'ai une drôle d'impression, comme si on m'observait, cette femme à ma gauche, elle baisse la tête chaque fois que je la regarde.

- Bonjour vous avez choisi ?
- Euh... oui en entrée une salade composée, et le plat, une dorade aux herbes avec des pommes de terre frites.
- Et pour la boisson ?
- Un pichet de vin blanc.

- Une préférence ?
- Oui je veux un vin français.
- Entendu monsieur.
- Ah je voulais vous demander, la femme à ma gauche, c'est une habituée ?
- Non c'est la première fois que je la vois.

Je fini mon repas et cette femme était toujours là. Je me décide et je m'approche d'elle. Elle lève la tête me souris et m'invite à m'asseoir à sa table.

- Je me présente, John Parish je peux vous offrir un café ?
- Oui avec plaisir.
- Vous m'avez observé pendant tout le repas. Puis-je savoir pourquoi ?
- Voilà je vous suis depuis votre descente du train.
- Vous êtes forte. Je viens seulement de vous remarquer et je parie que si je vous ai remarqué c'est que vous l'avez décidé, je me trompe ?
- Oui en effet je voulais attirer votre attention.
- Pourquoi tant de mystère, dans quel but ?
- Je vous connais monsieur Parish, détective. Il y a environ cinq ans, vous êtes passé aux infos du soir, vous enquêtiez sur le vol d'un tableau c'était... peu importe et grâce à vos investigations, vous avez orienté la police sur une bande organisée. Suite à ça, ils ont fait une descente et ont démantelé un réseau de trafic d'œuvre d'art. Dix arrestations donc deux notables.
- Oui c'est vrai mais j'ai eu beaucoup de chance.
- Et vous vous êtes fait un ami, l'inspecteur Donald Flint, qui ne peut rien vous refuser car il vous doit sa promotion d'inspecteur général.
- Je vois que vous êtes bien renseignée, où voulez-vous en venir ?
- Je suis moi-même enquêtrice aux assurances, Je bute sur un dossier délicat. Un riche industriel de Port Elisabeth a déclaré le vol de sa collection de diamants d'un montant avoisinant 15 millions de dollars. On sait de source sûre qu'il a des gros problèmes d'argent. Du coup, on le soupçonne d'avoir organisé le vol pour toucher l'argent de l'assurance.
- Vous voulez que je mène l'enquête avec vous n'est-ce pas ?
- Je n'arrive pas à avancer, je suis dans une impasse.
- Pourquoi je vous aiderais ? Et d'abord vous êtes qui ?
- A oui désolé je ne suis pas présentée. Je m'appelle Laëtitia Bosquet, mais je suis loin d'avoir votre talent d'enquêteur.
- Je suis en vacances.
- En vacances ! Ou en train de mener une petite enquête en toute discrétion ?
- Comment êtes-vous au courant ?
- Dès que je vous ai pris en filature, J'ai remarqué que la police interrogeait madame Lambert, elle n'a pas été longue à m'avouer que vous étiez à la recherche de la famille Ferguson.
- Bon, admettons que je décide de vous aider, je gagne quoi ?
- Et bien si l'enquête abouti dans mon sens, il y a une grosse prime à la clef et la moitié est pour vous, et je pourrais aussi vous proposer mes faveurs, non seulement vous êtes bel homme et en plus je vous admire.
- J'ai mon enquête.
- Vous m'aidez et je vous aide je connais ma ville.
- La moitié de la prime ! C'est tentant.
- Et pour le reste ?
- Le reste... à oui vos faveurs, je ne sais pas on verra. Laissez-moi vos coordonnées, et faites-moi parvenir votre dossier que je découvre vos avancées concernant l'enquête. Je dois vous laisser, on se voie demain.

— D'accord... alors à demain.

Bientôt dix-sept heures, je vais aller frapper au numéro 52 de la rue Newington Road. Au bout de la deuxième sonnerie j'entends des pas, la porte s'ouvre.

— Bonjour madame je suis détective. (Tout en lui montrant ma carte.) J'aurais voulu avoir des renseignements sur une famille qui habitait dans ce quartier.

— Oui si je peux vous aider, de quelle famille s'agit-il ?

— De la famille Ferguson, cela vous dit quelque chose ?

— Oui entrez que je vous présente à mon mari, vous prendrez bien le thé avec nous ?

— Mais avec plaisir.

— Mon mari George et moi c'est Juliette.

— Donc George et Juliette...

— Ah oui ! Vermont George et Juliette Vermont, mais asseyez-vous. Marie...Marie.

— Oui madame.

— Apporte-nous le thé pour nous et pour notre invité.

— Bien madame.

— Je vais laisser mon mari vous en parler.

— Bonjour monsieur... monsieur ?

— Monsieur John Parish.

— J'ai bien connu la famille Ferguson, des gens respectables pas comme aujourd'hui.

— Ils ont habités le quartier ?

— Oui dans cette rue au numéro 48.

— Gloria était leur seul enfant ?

— Oui la petite Gloria très gentilles, quand elle était petite. En grandissant, elle a changé.

— A bon elle a changée, mais comment ça ?

— Dés qu'elle a fréquenté le petit négro, le fils de la domestique, elle a changé.

— Vous savez, cela est malséant de dire négro.

— Je dis comme je veux.

— D'accord, une domestique ?

— Oui, ils ont fait de mauvais placements et ils ont dû se séparer des gens de maison et ils ont trouvés cette femme qui venait d'un township, elle venait faire le ménage quelques heures par jours et toujours avec son petit né... son enfant.

— Les townships c'est ces quartiers pauvres en bordure de la ville pour, je cite « les non blanc.» c'est ça ?

Chapitre 7 : Ces anciens préjugés

— Oui c'est ça.

— Vous savez comment s'appelait cette femme ?

— Pas du tout et cela ne m'intéressais pas.

— Et la maison n'est plus au Ferguson ?

- Non à la mort de ses parents, Gloria est arrivés avec son mari, ils ont contacté une agence immobilière pour la mettre en vente et sont repartis aussitôt.
- Bien je vous remercie pour l'accueil.
- Au revoir.

Madame Vermont se leva et proposa de m'accompagner à la porte.

- Excusez mon mari, il est de la vieille école avec ces anciens préjugés.
- Je comprends au revoir madame.
- Attendez, je dois vous dire quelque chose.
- Je vous écoute.
- Elle habitait dans le quartier près de la mer. Vous ne pouvez pas le louper, c'est le seule de ce côté. Gloria et le petit garçon on grandit ensemble, ils étaient devenus inséparables.
- Merci Madame bonne soirée.

Gloria ne m'a jamais parlé de son copain d'enfance. A quel point étaient-ils inséparables ? Je rentre, la journée a été longue.

En traversant la rue pour me rendre à mon hôtel, je remarque cette voiture qui était déjà là à mon arrivée. Je décide de l'approcher, quand tout à coup elle démarre en trombe, phares éteints. J'ai sauté sur le côté pour l'éviter. Remis de mes émotions, j'appelle l'inspecteur Rolling.

- Bonsoir inspecteur c'est monsieur Parish.
- Oui monsieur Parish je vous écoute.
- En sortant de chez les Vermont, j'ai remarqué une voiture garé là depuis mon arrivée et quand j'ai voulu m'approcher, elle a démarré à fond dans ma direction.
- Si je compte bien, c'est la deuxième fois qu'on essaye de vous tuer. Sinon, vous avez relevé la plaque ?
- Et bien non j'essayais de l'éviter.
- Vous êtes où ?
- Je suis en face du 52 Newington Road.
- Bon il est dix-neuf heures trente, rentrez à l'hôtel, il y a des caméras dans cette rue je l'ais visionnerais demain, je vous tiens au courant.
- D'accord bonne soirée.

Je pense qu'il ou elle était en observation et pris de panique, il a démarré comme un fou. Je ne pense pas que son but était de me renverser. Je crois ! Ou alors c'est l'inspecteur qui a raison. Dès mon arrivée à l'hôtel...

- Monsieur Parish il y a du courrier pour vous.
- Ok merci.

Mademoiselle Bosquet n'a pas perdu de temps. Tant mieux je vais parcourir son dossier cela me changera les idées. Alors on a quoi ? Les investigations de Laëtitia et des photos. Monsieur Frankesth Theodore c'est notre homme. Je vois que deux de ses associés ont retiré leurs billes du projet Frankesth Building. Pour quel motif ? A voilà soupçon de corruption mais sans preuves. Même sans preuves, les soupçons suffisent pour rompre un contrat ? Ah oui c'est dans la clause. Apparemment deux gros investisseurs à hauteur de 7 millions de dollars chacun. Pour moi c'est un mobile. Il a un alibi pour le jour du vol, il était dans sa maison de campagne avec des amies. On a bien préparé son coup. Alarme coupée, porte d'entrée fracturée et coffre percé, tout y est. La police d'assurance assure un lot de diamant pour une somme de 15 millions de dollars. Rien ne laisse à penser qu'il soit complice de son propre vol, mis à part le départ de ses associés. Regardons les photos. Celle de la caméra en face de sa maison le soir du vol, plusieurs photos le montrant se rendant dans ses bureaux et une se rendant chez... Chez qui d'ailleurs. Ces photos sont peut-être la clef. J'appelle le service d'étage.

- Bonsoir je dînerai dans la chambre faites le nécessaire.

- Bien monsieur.
- Ah et aussi montez une boîte de punaise.
- Une boîte de punaises monsieur ?
- Oui pour épingler des photos.
- Bien monsieur.

Toc, toc, toc

- Oui.
- C'est le service d'étage monsieur.
- Entrez, vous avez pensé aux punaises ?
- Oui monsieur.
- Bien laissez ça là merci.

J'épingle les photos et je les observe tout en mangeant. Si je ne trouve rien je suis dans l'impasse. Après quelques minutes. Cette voiture on la voit sur presque toutes les photos ! Le soir du cambriolage devant la maison de Theodore Frankesth, Devant ses bureaux et encore une fois devant chez lui. Je n'arrive pas à voir le modèle et encore moins la plaque d'immatriculation. J'espère que Laëtitia aura les originaux sur son téléphone. Je regarde les infos tout en repensant à mon enquête.

Suis-je dans la bonne direction en voulant à tout prix retrouver l'identité du père de Clara ? De toute façon, je n'ai pas fait 730 km pour abandonner. Si cela ne donne rien, je changerai de direction. Ça vibre ! Qui m'appelle à cette heure-ci ?

- Oui allo.
- C'est moi, Laëtitia je venais aux nouvelles. Tu as bien reçu mon dossier ?
- Oui j'ai même eu le temps de le parcourir. J'ai remarqué en regardant les photos un véhicule qui revient souvent. On dirait une voiture de marque allemande une Audi mais pas sûr. Tu as gardé les photos sur ton portable ?
- Oui bien sûr.
- Tant mieux je pense qu'on verra mieux en les agrandissant. Je t'attends demain à la première heure.
- Pas de souci, je serai là, bonne nuit.
- Bonne nuit.

Je suis réveillé par les bruits de la rue. Au même moment mon téléphone se met à vibrer.

- Allo.
- Bonjour monsieur Parish c'est l'inspecteur Bob Rolling.
- Bonjour inspecteur.
- J'ai visionné les caméras. On voit bien la voiture foncer dans votre direction, c'est un 4x4 Cherokee noir je pense, pour la plaque d'immatriculation c'est une autre histoire, pas moyen de la lire. Si vous voulez mon avis, elles ont été enduites d'un produit pour empêcher de les lire, désolé de ne pas vous en dire plus, si ce n'est que des 4x4 Cherokee noir rien que pour Port Elisabeth il y en a 824.
- D'accord inspecteur je resterai sur mes gardes.

On frappe à la porte.

- Qui est-ce ?
- C'est moi Laëtitia.
- Entre, assieds-toi, regardes les photos. Cette voiture qui apparaît souvent on dirait une Audi !
- Déjà je confirme, ce n'est pas la voiture de Frankesth.
- Je sais j'ai vérifié, montre-moi les photos sur ton téléphone.
- Tiens voilà !

— Super. Si je fais un agrandissement... C'est bien une Audi et sur cette photo je pense qu'on verra la plaque, bingo, c'est DCL 642 FS, Elle vient du Free-State.

Chapitre 8 : Il y a une mission

— Il va falloir que tu fasses jouer tes relations pour retrouver le conducteur et tout ce qu'il a à savoir sur lui, d'accord ?

— Pas de problèmes je connais quelqu'un.

— Ok on se retrouve plus tard. Avant de te laisser partir, j'ai besoin de renseignements.

— D'accord je t'écoute.

— Il y a combien de township aux alentours de Port Elisabeth ?

— Deux il y en a deux, Ibhayi et Motherwell.

— Et le quel est le plus près de la mer ?

— C'est Ibhayi. Pourquoi cette question ?

— Je suis à la recherche d'une personne, une femme sans doute morte à cette heure. En fait, je cherche une personne qui pourra me renseigner sur cette femme et son enfant.

— Tu sais qu'il y a des milliers de personnes dans ce quartier !

— Je m'en doute pas, tu as un conseil à me donner ?

— Il y a une mission implantée non loin du quartier avec un dispensaire, va les voir.

— Les voir ?

— C'est des sœurs et un médecin.

— D'accord du coup, on a du pain sur la planche, allez hop ! On bouge à plus tard.

— D'accord mais ai-je le droit à un baiser d'encouragement.

— Tu ne lâche pas l'affaire, vient.

— Hum... à plus tard.

— Oui on s'appelle.

Je dois avouer qu'elle embrasse bien. Bon ne nous laissons pas distraire, j'ai une femme à retrouver.

Dès mon arrivée devant ce ghetto, j'ai ressenti la misère qui y règne. Les gens me regardent bizarrement. L'un deux s'approche et sur un ton sévère me dit !

— Si c'est pour visiter le quartier comme on visite un zoo, je vous avoue que ce n'est pas le moment. Partez !

— Non vous n'y êtes pas du tout. Je suis à la recherche de l'identité d'une femme et de son enfant qui auraient vécu ici il y a environ quarante ans.

— Quarante ans vous dites ? Je vous souhaite bien du courage.

— Oui je sais, c'est presque voué à l'échec. Mais peut-être pouvez-vous m'indiquer où se trouve la mission ?

— Quelle mission ?

— La mission avec un dispensaire.

— Ah cette mission ! Vous revenez sur vos pas à l'angle prenez à gauche faite un kilomètre envi

ron au croisement prenais encore à gauche c'est à 500 mètres droit devant.

- Merci et au revoir.
- Au revoir et désolé pour la méprise.
- Il n'y a pas de mal.

De chaque côté de la rue, des bicoques, certaines fabriquées avec des bric et des brocs d'autres en dur avec du torchis et des agglos de récupération. Quelques-unes avaient des tuiles quant aux autres, c'étaient plutôt des tôles ondulées, entassées les unes sur les autres. Je n'avais jamais vu ces quartiers d'aussi près, j'avais un sentiment de honte. L'expression des non blanc venait du fait qu'on y trouvait des noirs ou coloured mais aussi des travailleurs indiens. J'avais honte car comme des millions de mes concitoyens, je faisais abstraction de cette misère qui bordait nos villes.

Je tourne à gauche et j'aperçois la mission. En m'approchant j'ai vite compris que c'était loin d'être un dispensaire haut de gamme. Deux grande sales ou étaient entassées des lits tant bien que mal, avec comme je le pensais très peu de moyens.

- Bonjour ma sœur, j'aurais voulu avoir des renseignements sur une femme et son fils qui vivaient dans ce ghetto dans les années 70, 80.
- Bonjour monsieur. Cela ne fait que dix ans que je suis dans cette mission. Allez voir mère Theresa, elle est là depuis bien plus longtemps, demandez la mère supérieure.
- Merci ma sœur, vous m'avez dit la mère supérieure ?
- Oui vous la trouverez derrière la porte noire à gauche, frappez et attendez qu'elle vous dise d'entrer.

Toc, toc, toc.

- Entrez.
- Bonjour ma sœur. Je suis à la recherche de renseignements concernant une femme et son enfant qui vivaient dans ce quartier aux environs des années 70 à 80.
- Je suis désolée mais je n'ai aucun renseignement concernant ces personnes. Cela fait trop longtemps. A moins que le docteur de l'époque, il est à la retraite maintenant, j'ai de temps en temps de ses nouvelles, il tenait un registre. Si elle est passée par le dispensaire, il saura peut-être la retrouver.
- Vous auriez son adresse ?
- Attendez, laissez-moi vérifier... oui c'est ça au 14 Castle Hill Street, mais je ne sais pas s'il voudra vous recevoir, il vit en Hermite et ne voit plus personne, même ces proches.
- Merci ma sœur je vais tenter ma chance.

Sortie du quartier j'appelle un taxi.

- Bonjour emmenez-moi au 14 Castel Hill Street.
- C'est dans la vieille ville.
- Je ne sais pas je pense que oui, je ne suis pas d'ici.
- Bien monsieur on est partis.

C'était bien la vieille ville. Je lis dans le dépliant que j'ai récupéré à l'hôtel, ville fondé en 1820. Les maisons me semblent d'époques, entretenues mais d'époques. Tout en m'approchant du numéro 14, j'imaginai un vieux monsieur rongé par le temps, un peu bougon. Si j'arrive avec mes questions, qu'il faut qu'il cherche dans ses registres, en admettant qu'il les ai gardés, je suis sûr de me faire rembarrer. Il faut une autre approche...

J'ai trouvé ! Croisons les doigts pour que ça marche. Alors, c'est monsieur, zut j'ai oublié de demander, heureusement il reste la boîte aux lettres, monsieur Paul Litsam, docteur à la retraite, des fois qu'on l'oublie. Je dois parler à un interphone, tout pour me compliquer la tâche. Je sonne.

- C'est qui ?
 - Je me présente Jo... George Post, je suis journaliste, je travaille pour le quotidien Beeld.
 - C'est pourquoi ?
 - Je fais une série d'articles sur les townships, sur les conditions de vie mais aussi et surtout les missions avec dispensaires qui les entourent. (Un silence pesant s'installe.) Allo vous êtes toujours là ?
 - En quoi cela m'intéresserait-il ?
 - Vous avez travaillé des années au dispensaire de la mission qui se trouve aux abords d'Ibhayi.
 - Oui et alors ?
 - Je voudrais recueillir votre témoignage sur les conditions déplorables de ces dispensaires.
 - Je n'ai pas le temps !
 - Je n'en aurai pas pour longtemps.
- La porte se déclenche.
- Montez.
 - Monsieur Litsam ?
 - Asseyez-vous, qui vous a donné mon adresse ?
 - C'est la mère supérieure de la mission où vous avez exercé pendant toutes ces années.
- D'ailleurs elle m'a confié que vous teniez un registre de toutes vos consultations.
- Oui un registre par mois pendant 35 ans d'activité.

Chapitre 9 : Posez vos questions

- Attendez voir, cela fait 420 registres !
 - Oui monsieur, tout était consigné mieux qu'un pense bête.
 - Pouvoir parcourir certains de ces registres seraient une source d'inspiration pour mes articles. Qu'en dites-vous ?
 - Poser vos questions, j'ai d'autres choses à faire.
 - Oui bien, parlez-moi de vos conditions de travail.
 - C'était très difficile. Souvent à court de médicaments de premiers secours nous devions trouver des solutions alternatives. Seulement, quand c'était possible, la plupart du temps, nous prenions sur nos deniers pour se fournir à la pharmacie la plus proche.
 - Etiez-vous bien secondé ?
 - Oui il y avait 5 sœurs dont la mère supérieure, compétentes et très dévouées.
 - Je vois.
 - Vous ne prenez pas de notes ?
 - Oui bien sûr.
- Je sortis mon stylo et mon calepin.
- Et en ce qui concerne les registres, vous les avez toujours ?
 - Oui au grenier une vingtaine de cartons.

- J’aurais voulu les consulter.
 - Cela vous prendra trop de temps et j’ai un rendez-vous très important.
 - Puis-je vous en emprunter quelque uns ?
 - Je vous les vends si ça vous intéresse.
 - Vous me les vendez ?
 - Oui, comme ça vous aurez tout le loisir de les lire.
 - Et bien faites-moi un prix.
 - Je dirais 20 rands par registre.
 - Ah quand même ce qui nous fait... (Je sors mon téléphone et j’active la calculette.)
- 8400 rands et en dollars environ 500 dollars.
- Si c’est trop cher laissez tomber.
 - J’n’ai pas dit ça.
 - Vous savez, cet argent n’est pas pour moi, Considérez que vous faites un don à la mission car c’est pour eux.
 - Voilà votre chèque.
 - Ne mettez pas l’ordre, déposez le à la mission en repartant, comme ça ils ne sauront pas que cela vient de moi.
 - Pourquoi ne pas dire que cela vient de vous ?
 - Elles pensent que je suis dans le besoin. Si elles savent que cela vient de moi, elles ne l’encaisseront pas. Allez partez maintenant, où vous logez ?
 - Je suis descendu à l’hôtel le Royal Palms.
 - Je vous fais livrer directement les cartons ?
 - Excellente idée, chambre 208.
 - Au nom de monsieur George Post ?
 - Oui c’est ça.
 - Au revoir.
 - Au revoir monsieur Litsam.

Arrivé à l’hôtel, ne pas oublier de dire à la réception que les cartons pour monsieur George Post sont pour moi.

Je suis passé à la mission déposer le chèque, elles m’ont fait part de leurs gratitude. J’étais un peu honteux sachant que cela ne venait pas directement de moi. En attendant les registres, je décide d’aller aux nouvelles de l’autre affaire en cours.

- Allo Laëtitia, tu en es où sur l’affaire que l’on a en commun ?
- J’ai recueilli pas mal d’infos.
- Ses relations, son compte en banque, ses déplacements... ?
- Oui j’ai la totale.
- Tu es chez toi ?
- J’arrive bientôt.
- Donne-moi ton adresse, je te rejoins.
- Regarde sur la carte de visite que je t’ai donnée. L’adresse est dessus.
- Ok c’est bon.

Je sonne à l’interphone, la porte d’entrée se déclenche

- Monte, je prépare le repas, tu manges avec moi ?
- Oui ça tombe bien j’ai faim.
- Installe-toi sur le canapé, tu trouveras le dossier sur la table basse. Je te laisse le parcourir pendant que je finis de cuisiner.
- J’aime beaucoup ton quartier et tu as un bel appartement. Tu as des goûts sûrs en ce qui con

cerne la déco.

- Merci, à mon avis, tu vas trouver beaucoup de choses intéressantes dans le dossier.
- Voyons voir notre suspect, Randy Percal, il vit bien dans la région de Free State. A fréquenté l'université du Witwatersrand. C'est l'université de Johannesburg ?
- Oui c'est ça.
- En même temps que notre industriel Frankesth Theodore.
- Mieux que ça ils étaient colocataires.
- Randy a essayé à deux reprises de monter une société. Il a demandé à son pote Theodore de l'aider financièrement, et de faire partie de son conseil d'administration. La boîte n'a tenu que cinq ans, problèmes de trésorerie, dus à la mauvaise gestion. Huit plus tard il remet ça et une fois de plus, met son ami Theodore à contribution, qui soit dit en passant, a déjà fait fortune depuis un moment. Theodore lui donne l'argent mais refuse de faire partie du conseil.
- Je sens que tu flirais quelque chose.
- Tu as les sommes engagées ?
- Oui, regarde plus loin, une fois 25000 et la fois d'après 50000.
- Dollars je suppose ?
- Oui bien sûr.
- Je vois qu'après la deuxième fois, ils n'ont plus de contact.
- Oui mais il y a deux semaines ils se retrouvent plusieurs fois au café du Parc, et prennent toujours la même table.
- Comment tu sais ça ?
- Je me suis procuré ses relevés de carte de crédit de Randy des deux derniers mois. Et les trois fois qu'il est venu à Port Elizabeth, il a payé des consommations au café du Parc. Et pour la table, j'ai demandé au barman. Il m'a dit les avoir déjà vu et qu'ils s'asseyaient toujours à la table du fond.
- Il est clair que s'est lui son complice mais il manque un fait important.
- Lequel ?
- Randy a fait le coup mais pas pour rien. Il a dû demander une somme à la valeur de ses actes.
- J'ai noté des choses à ce sujet. Voilà, les deux premières sommes d'argent pour monter ses entreprises c'est un virement de la société Septale, la maison mère. Et en ce qui concerne la somme d'argent qu'il a dû toucher pour son méfait.
- Son supposé méfait.
- Oui, il a reçu 100000 dollars d'une société d'import-export, qui a comme PDG monsieur.... Ah c'est ici, monsieur Harry Stylet. Mais en creusant un peu, monsieur Frankesth Theodore apparaît dans le conseil d'administration. Je suis allé faire un tour dans cette entreprise d'import-export. J'ai mis à contribution mes talents de persuasion et j'ai appris que Harry était un homme de paille, c'est Theodore qui prend toutes les décisions.
- Oui je comprends, il ne veut pas se mettre en avant dans cette entreprise. Alors il nomme un PDG pour la forme.
- C'est ça !
- Il faut aller voir Randy.
- Comme ça, directement ?
- Oui je t'explique. Tu vas le voir tu lui dis que tu sais tout pour le cambriolage pour le virement de 100000 dollars, sa longue amitié avec Theodore, leurs retrouvailles qui coïncident, avec le cambriolage, on va préparer tes répliques ne t'inquiète pas.
- Tu peux me dire dans quel but ?
- Attends je n'ai pas fini, et enfin, tu lui dis que tu veux la moitié de ce que Theodore lui a donné par l'intermédiaire de Harry, sinon tu fais ton rapport à l'assurance, la prison assurée pour lui

et pour Theodore.

— Ou veux-tu en venir ?

— C'est simple s'il pense, que tu as suffisamment de preuves, il ne voudra pas se séparer de la moitié de la somme qu'il a reçu, il va donc contacter Theodore pour qu'il vienne à son secours, tu me suis ?

— Oui, tu veux les piéger ?

— Oui tu vois quand tu veux !

— Bon d'accord et la suite.

— La suite c'est simple et délicat à la fois. Tu dois, le rencontrer en personne, tu sais pirater un téléphone ?

— Pirater ! Tu veux dire cloner ?

— Oui cloner si tu veux.

— Tu sais que ce n'est pas légal.

— C'est pour la bonne cause, et en plus c'est une partie importante dans mon plan.

— je ne sais pas si j'aurai l'opportunité.

— Tu n'as pas le choix sinon c'est mort. Tu trouves un prétexte pour l'éloigner de son téléphone.

— Et s'il ne mord pas à l'hameçon ?

— Il va mordre si tu te montres convaincante, sereine et sûr de toi. Après ton passage il va tout de suite appeler Theodore, et le plus important lui fixer un rendez-vous. Ah j'oubliais tu lui donnes cinq jours avant d'aller voir la police, et assez de temps pour se retourner mais pas assez pour élaborer un plan, quoi que je le vois mal élaborer un plan.

— il faut quand même se méfier de Theodore, il est loin d'être bête.

— Aucune importance car à aucun moment on aura affaire à lui.

— Alors je récapitule. Je vais voir Randy chez lui, je lui expose les faits, j'en profite pour cloner son téléphone.

— Oui. Pris de panique, il appelle son amie lui donne rendez-vous. Comme on aura cloné son téléphone, on saura le jour et l'heure.

— Ok jusque-là je te suis et après.

— j'y viens. Tu m'as bien dit qu'ils se retrouvent toujours au même endroit ? (Elle acquiesce de la tête). On va au Rendez-vous avant eux, on installe un micro sous la table qu'ils prennent habituellement, je m'installe à une table voisine avec une petite caméra, et je filme discrètement leur conversation.

— Qui toi ?

— Oui il ne me connait pas. J'aurai l'avantage.

— Je commence quand ?

— Voilà ce que je te propose. A partir de demain, tu vas à Free State, pendant un jour ou deux. Tu le prends en filature, tu repères ses habitudes, tu prends un maximum de photos.

— A table. C'est prêt.

— C'est très bon, je félicite la cuisinière.

— Attends tu n'as pas tout vu, j'ai acheté spécialement pour l'occasion une bouteille de vin blanc français, un côté de Gascogne.

— Super mon préféré.

— Je sais.

Chapitre 10 : Ce vieux filou

A la fin de la soirée, elle m'invita à la rejoindre dans sa chambre. Je ne me suis pas fait prier. Je ne vais pas vous raconter nos ébats, je vous dirai simplement que c'est une nuit que je ne suis pas prêt d'oublier.

Au petit matin, je retourne à l'hôtel, pendant que Laëtitia prenait la route en direction de Free State. J'arrive dans le hall.

- Monsieur Parish... monsieur Parish !
- Oui excusez-moi j'étais ailleurs.
- Quelqu'un est venu déposer une vingtaine de cartons. On les a mis dans votre chambre. Je vous préviens, ils prennent beaucoup de place.
- Au nom de George Post, c'est ça ?
- Non le jeune homme a dit pour monsieur John Parish.
- A bon ! Très bien, c'est très bien merci.

Ce vieux filou m'a reconnu, et je paris qu'il m'a reconnu tout de suite. Voyons voir ça en fait des cartons. Ils sont classés par année, c'est bien monsieur Litsam, je reconnais là la rigueur du médecin. Je n'ai pas le choix, je dois les éplucher un par un en commençant par la première année 1970. Là je vois, mois de janvier, une jeune femme 29 ans et son enfant de 10 ans. Elle se plaint de maux de gorges, elle s'appelle Barbara Moida et l'enfant Albert. Mois d'avril une femme 35 avec son enfant de 12 ans, elle vient pour une douleur à la poitrine, elle s'appelle Fany Biloba et l'enfant Victor. Je n'avance pas comme ça, je feuillette le registre, un détail m'interpelle, il notait des commentaires, des remarques des patients. C'est là que je dois chercher. J'ai passé toute la journée et une partie de la nuit à essayer de trouver un détail qui pourrait me conduire à cette femme.

Pourquoi je m'acharne ? C'est ce lien entre l'enfant de cette femme de ménage et Gloria. Je suis extenué, et j'ai faim. Quelle heure est-il ? Sept heure trente, j'appelle le service d'étage.

- Bonjour, vous servez déjà le petit déjeuner ?
- Oui monsieur, je vous fais monter un plateau ?
- Non ce n'est pas utile, je vais descendre.
- Bien monsieur vous passerez vers moi pour votre commande.
- Très bien j'arrive.
- Bonjour monsieur je vous écoute.
- Ce sera des œufs brouillés avec des toasts, un café et un jus d'orange.
- Allez-vous assoir je vous apporte cela tout de suite.

Je me demande si je suis dans la bonne direction, si les registres vont me mener quelque part. Je suis fatigué, je vais aller me reposer quelques heures. J'ai du mal à trouver le sommeil, je me mets en quête. Février 1971, Une femme, accompagnée de son enfant de 8 ans, se plaint de douleur dans le dos, je lui prescris un traitement et du repos, elle me dit. « Pas de repos mes patrons comptent sur moi ». Il a noté, Madame Eléonore Priva et son fils Simon.

C'est une piste car c'est la seule qui fait allusion à des patrons. Plus rien jusqu'en novembre 1971, la revoilà toujours avec des problèmes de dos et une grande fatigue. Est venue seul. Mars 1972 revoilà madame Priva son cas s'est aggravé, je dois l'hospitaliser en urgence, elle est en panique, elle interpelle la mère supérieure

- Madame, il faut prévenir ma sœur pour Simon, il faut prévenir madame Ferguson que je ne viendrai pas pendant quelques jours.
- Oui Eléonore ne t'inquiète pas j'enverrai quelqu'un.

Ce médecin avait le sens du détail. Et c'est super car là je tiens le nom de l'enfant qui a grandi avec Gloria, « Simon Priva ». J'appelle Donald.

- Allo Donald je tien une piste sérieuse.
- Tu m'en diras tant.
- J'ai besoin que tu cherches des renseignements. Sur monsieur Simon Privat. Il serait né à Port Elizabeth en... attend je l'ai noté quelque part... à voilà 1963, a grandi dans le ghetto d'Ibhayi. Ah oui, sa mère s'appelle Eléonore. Le père, je n'ai aucun détail. Tout ce que tu trouves.
- J'espère que sa naissance a été déclarée, ce n'est pas toujours le cas dans les ghettos, encore moins en 1963. Je suppose que c'est urgent ?
- Ce serait sympa, si j'avais les renseignements rapidement.
- Je mets une équipe sur le coup et je te tiens au courant. Du coup tu m'en dois deux.
- Une, deux. Qui compte de nos jours ?
- Moi, moi je compte.
- Oui à charge de revanche, d'avance merci. A bientôt.
- Ok John à très bientôt.

Déjà deux jours de passés toujours pas de nouvelle de Donald, j'espère qu'il ne m'a pas oublié. Cela m'a permis de parcourir plus longuement les registres mais je n'ai rien trouvé de nouveau. D'ailleurs je me demande bien ce que je vais faire de tous ces cartons. Je vais appeler Laëtitia, je veux savoir comment elle s'en sort.

- Allo Laëtitia, comment tu vas ?
- Bien merci, et toi.
- Alors moi très bien. J'avance dans mon enquête, mais ce n'est pas pour ça que je t'appelle c'est pour savoir, où tu en n'es de notre plan ?
- Notre plan c'est gentil. Alors je l'ai pris en filature comme prévu. Il a ses habitudes, prend son petit déjeuner toujours au même endroit, il va à l'hippodrome au moins une fois par jour.
- Il joue gros ?
- Pas trop. Il se réfrène, il joue un cheval sur une seule course. Ah oui il fréquente une femme, j'ai remarqué qu'elle avait des goûts de luxe. Quoi dire d'autre !
- Comment ça ?
- Il l'a emmenée dans un grand restaurant deux fois en deux jours. Et ils sont rentrés dans une bijouterie, elle est ressortie avec un bracelet à son poignet.
- Intéressant, très intéressant !
- Ah bon et pourquoi ? il dépense son argent, et alors.
- Je t'explique, cela confirme qu'il ne va pas te donner la moitié de la somme qu'il a reçu. Mais au contraire, si tu arrives à le convaincre que tu as des preuves solides et penses qu'il va profiter pour en demander plus à Theodore.
- D'accord ça se tient. J'agis quand ?
- Demain au champ de courses. Tu t'assures qu'il a perdu avant de l'accoster.
- Comme ça dans les gradins ?
- Tu prends un air grave, tu te présentes et tu l'invites à s'asseoir au bar.
- Je me présente... ?
- Oui ta vraie identité et ton vrai métier, c'est cela qui donneras du poids à tes propos.
- Ok demain au champ de courses. Pourquoi au champ de courses ? On avait dit chez lui
- je veux être sûr qu'il ne tentera rien contre toi. Chez lui c'est trop risqué, on ne sait jamais.
- Et pour cloner le téléphone, cela reste un point important du plan.
- Oui bien sûr, on va procéder autrement, dans tes relations, tu connais un pique-Pocket ?
- Non mais j'ai un ami qui peut m'aider. Je t'écoute.
- Pendant la course, il lui prend le téléphone, il le clone et lui remet dans sa poche.

- C'est risqué ! S'il le garde en main ?
 - J'y ai pensé, il faudra qu'il intervienne au moment où tu l'interpelles, tu vas attirer toute son attention, et normalement il ne pensera pas à son téléphone.
 - Croisons les doigts pour que cela se passe comme prévu.
 - Il faut garder la foi.
 - Alors tout est ok ?
 - Oui tout est ok.
 - Je vais contacter mon ami, ça nous laisse pas beaucoup de temps pour tout mettre en place. A bientôt je t'embrasse.
 - Moi aussi je t'embrasse, fais-moi confiance ça va marcher.
- Pas de nouvelles de Donald ! Je fais quoi je l'appelle ? Il va penser que je le harcèle, il va appeler dès qu'il aura des nouvelles, oui mais quand ?

Chapitre 11 : Trouvera ton bonheur

Encore un jour à Port Elizabeth. Bon allez debout, un tour par les toilettes et à la douche. Et au moment de prendre mon petit déjeuner, mon téléphone vibre, faites que ce soit Donald.

- Allo !
- Salut John, comment tu vas ?
- Ah Donald salut j'attendais ton coup de fil avec impatience.
- J'ai une équipe au top. Ils n'ont pas lâché l'affaire. Je t'envoie par e-mail toutes les infos qu'ils ont trouvées, j'espère que tu trouveras ton bonheur.
- C'est sympa, je vais éplucher tout ça.
- je te laisse. On m'attend, on est sur une affaire délicate, je ne t'en dirais pas plus. A bientôt mon ami.
- A bientôt Donald est merci pour tout.

Je fini mon petit déjeuner et je me rends directement à la réception.

- Bonjour.
- Bonjour monsieur Parish, en quoi puis-je vous être utile ?
- Je viens de recevoir un dossier par e-mail, pourriez-vous l'imprimer.
- Mais bien sûr... Louis
- Oui monsieur
- Emmène monsieur Parish en salle informatique, il doit imprimer un dossier.
- Bien monsieur, si vous voulez bien me suivre.

Une vingtaine de page, des photos et des plans. C'est du bon travail. Regardons les photos, Simon avec sa tante Louise Randol, là il est avec son cousin Charles Randol et là il est avec Gloria Ferguson je dirais qu'ils ont dans les seize ans. A regarder de plus près ce n'ai pas que de la camaraderie que je vois dans leurs regards. Pas de photo avec sa mère ? A voilà la photo ! Simon avec une petite fille. Je vous rassure, je n'ai pas un 6^{ème} sens, il y a une légende sur chaque photo. Qu'est-ce que l'équipe de Donald m'a trouvé d'autre ? Simon est né le 16 juillet 1963, est allé

vivre avec sa tante à l'âge de 14 ans, après la mort de sa mère qui a succombés à sa maladie. A continué de travailler pour les Ferguson comme jardinier. A été arrêté deux fois pour trouble de l'ordre public, en réalité c'était un militant des droits de l'homme qui dérangeait certaines personnes. Prend congé de ses employeurs en décembre 1992. Il part pour Kemberley le 8 février 1993. Il emménage dans un petit appartement avec sa fille Clara. Avec sa fille Clara ? Elle sort d'où ? C'est la petite fille sur la photo Il n'est écrit nulle part qu'il a une femme, une fiancée, même pas une copine, bizarre, vraiment bizarre. Je dois vérifier quelque chose.

Je sors mon ordinateur. Si je tape Gloria Stary, je pense que j'aurai mes informations car elle fait partie du conseil d'administration de la fondation « l'égalité pour tous en Afrique du Sud ». Ah voilà, Gloria Stary né le 20 septembre 1965, devient madame Stary le 13 octobre 1992, elle a donc 27 ans quand elle se marie. Et part vivre à Kemberley. Simon s'installe dans la même ville quatre mois plus tard, est-ce une coïncidence ? J'en doute. Voyons voir la suite.

Il se fait engager comme chef d'équipe maintenance dans la mine Finish des industries Fleming. Tu m'en diras tant. Si je récapitule, Gloria et Simon se côtoient une grande partie de leurs vies, mais ne sont pas du même monde. Gloria se marie et peu de temps après Simon emménage dans la même ville avec sa fille. Sa mort, j'ai quelque chose sur sa mort, Il succombe de ses blessures après un accident survenu dans la mine. On lui met tout sur le dos, on parle de négligence. Sa famille ne touche pas d'indemnités, en l'occurrence sa fille. Ça demande des éclaircissements. J'appelle Donald.

- Allo Donald, c'est encore moi.
- Oui John. Quelque chose qui ne va pas ?
- C'est à propos de la mort de Simon. Je n'ai pas les détails, c'est vague, mort accidentellement par négligence ! J'ai besoin d'en savoir plus. Je sais que je te demande beaucoup.
- Je vois mais si mon équipe ne t'a mis les détails c'est qu'ils ne les ont pas trouvés. A mon avis, c'est à Kimberley que tu trouverais tes réponses.
- Désolé je ne voulais pas mettre en doute l'efficacité de ton équipe. Il on fait de leur mieux. C'est très sympa que tu veuilles m'aider.
- Pas de problème John, les amis c'est fait pour ça. Mais essayes d'espacer tes demandes, je te rappelle que j'ai moi aussi un travail qui me prend beaucoup de temps.
- Ok Donald portes toi bien.
- Toi aussi, restes sur tes gardes.

Je reste songeur. Il a raison, c'est à Kimberley que je trouverai mes réponses. Toc. Toc. Toc. Qui cela peut-il être ? Je n'ai pas appelé le service d'étage et Laëtitia se trouve en ce moment à Free State. Oui j'arrive, je me mets sur le côté et je fais mine d'ouvrir la porte. Deux trous apparaissent sur la porte, la conséquence de deux coups de feu tirés avec un silencieux, je fais tomber le guéridon sur la moquette comme un corps qui s'écroule. Le tueur reste un petit moment derrière la porte, sans doute pour écouter d'éventuelles gémissements et rebrousse chemin. Vous vous demandez pourquoi je ne l'ai pas pris en chasse pour lui poser des questions ? C'est simple, il est armé et pas moi.

Me remettant de mes émotions, je réfléchis. Ce n'est plus la thèse de l'accident, j'ai l'impression qu'ils sont passés à la vitesse supérieure plus le temps d'élaborer des plans. Je m'approche trop près comme Icare s'approchant du soleil. Maintenant c'est sûr, c'est cette enquête qui dérange. Je me rends à la réception.

- Excusez-moi, vous avez vu passer une personne, qui quittait l'hôtel il y a cinq minutes environs ?
- Oui un homme, il avait l'air pressé.
- Vous pourriez le décrire ?

- je crains que non, j’avais des clients, je l’ai à peine vue.
- Appelez la police, on a essayé de me tuer.
- Ah mon dieu ! Oui tout de suite monsieur Parish.
- Alors monsieur Parish ? Quand j’ai su que c’était vous j’ai fait demi-tour et me voilà.
- Bonjour inspecteur.
- On a encore attenté à votre vie.
- Oui les deux trous sur la porte de ma chambre le prouvent.
- Vous avez une idée du mobile ?
- Non je ne me connais aucun ennemi.
- Vous êtes sûr ? Aucun rapport avec la petite enquête que vous menez en ce moment ?
- Quelle enquête ? Je ne vois pas.
- Peu importe, je ne peux pas vous empêcher d’enquêter pour votre compte car officiellement, il n’y en a pas du côté de la police. Combien de temps restez-vous encore à Port Elizabeth ?
- Deux ou trois jours, pourquoi ?
- Je vous mets sous protection policière.
- Ce n’est pas la peine.
- J’insiste. Cela commence à faire beaucoup de tentatives
- Je n’ai plus qu’à m’incliner.
- Ce sera une voiture de patrouille qui va coller à vos basques. Au revoir.
- Inspecteur... inspecteur Rolling !
- Oui monsieur Parish ?
- Je tiens à vous remercier.
- Je ne fais que mon travail et vous m’êtes sympathiques.
- Monsieur...monsieur Parish. On vous a changé de chambre, vous avez la suite Medium sans supplément, toujours au même étage, on a tout déménagé.
- Oui à ce propos vous avez vu les cartons remplis de registres ?
- Oui monsieur on ne peut pas les rater.
- Ce sont les registres d’un médecin maintenant à la retraite. Qui a pratiqué pendant 35 ans au dispensaire de la mission, à côté du quartier d’Ibhayi. Il a rapporté toutes ses interventions journalières.
- Oui le ghetto ! Triste endroit.
- En effet. Je n’en ai plus l’utilité mais je ne veux pas les jeter. Il y a là une source d’information au-delà du temps.
- Moi, j’essaierais d’appeler la bibliothèque.
- A oui la bibliothèque je n’y avais pas pensé, merci.
- A votre service monsieur Parish.

Je monte et m’installe dans ma nouvelle chambre, je veux dire dans ma suite. Avant de repartir je dois conclure l’affaire du vol de diamants, J’espère que je pourrais semer mes gardes du corps. Une voiture de police devant le bar et mon plan tombe à l’eau.

Chapitre 12 : je voudrais vous offrir.

- Allo la bibliothèque municipale ?
- Oui que puis-je faire pour vous ?
- Voilà j'ai en ma possession les registres d'un médecin à la retraite, il a pratiqué au dispensaire de la mission de mère Theresa.
- Cela me dit quelque chose, la mission proche du quartier d'Ibhayi ?
- Oui c'est ça.
- D'accord vous attendez quoi de ma part ?
- Je voudrais vous les offrir... A la bibliothèque. Les offrir à la bibliothèque.
- De quel médecin s'agit-il.
- C'est le docteur Paul Litsam.
- Oui un bon praticien, beaucoup d'éloges à son sujet.
- Alors ? Vous n'avez pas répondu à ma question !
- Voilà ce que je vous propose, faites-moi parvenir un de ces registres, pour voir si son contenu est pertinent. Cela vous va ?
- D'accord je vous envoie un coursier.
- Entendu monsieur... monsieur ?
- Parish, désolé je ne me suis pas présenté.
- Le Parish qui a permis de démanteler un trafic d'œuvre d'art.
- Lui-même.
- J'ai une série d'article vous concernant.
- Au revoir monsieur.
- Laissez-moi vos coordonnées que je puisse vous contacter.
- Ah oui ou ai-je la tête ? Je suis descendu à l'hôtel Royal Palms. Vous n'aurez qu'à laisser un message à la réception.
- Entendu monsieur Parish, au revoir.

Il me revient en mémoire cette troisième tentative d'assassinat sur ma personne. Devrais-je porter une arme ? J'ai mon permis de port d'arme, ce ne doit pas être un problème de m'en procurer un, un neuf millimètre. Je retourne à la réception.

- Bonjour.
- Bonjour monsieur Parish, vous êtes remis de vos émotions ?
- Tout va bien.
- A votre place je...
- Tout va bien je vous dis !
- Désolé. Que puis-je faire ?
- Voilà, deux choses. Pouvez-vous envoyer un coursier à la bibliothèque municipale qu'il dépose ce registre à la réception ?
- Pas de problème ce sera fait. Et cette autre chose ?
- Pourriez-vous m'indiquer l'armurerie la plus proche ?
- Compte tenu des circonstances, je vous comprends. C'est trois rues plus loin. En sortant, prenez à droite, vous ne pouvez pas la rater.
- Merci à plus tard.
- A votre service.

Je sors de l'hôtel et m'approche de la voiture de patrouille.

- Bonjour messieurs, tout va bien ?
- Oui rien à signaler.
- Pourriez-vous m'emmener à l'armurerie, elle est toute proche, trois rues plus loin.

— On la connaît, nous sommes ici pour vous protéger, pas pour vous servir de taxi. Vous n'en avez que pour dix minutes à pied.

— Je comprends, donc je me rends à l'armurerie.

Je marche d'un pas léger mais je reste sur mes gardes. Ils ont beau me suivre, j'aurais le temps de prendre une balle avant qu'ils réagissent.

— Bonjour monsieur, j'aurai voulu un neuf millimètre.

— Bonjour monsieur, un revolver ?

— Oui.

— Il me faut votre carte d'identité. Vous avez une autorisation de port d'arme ?

— Oui, voilà ma carte et mon autorisation.

— Ce sont les modèles en face de vous, dans la vitrine, je vous laisse choisir.

— Le troisième en partant de la gauche me semble bien.

— Très bon choix, très léger et pas de recul.

— Je le prends.

— Vous l'aurez après enquête. Revenez dans trois jours.

— C'est maintenant qu'il me le faut. Pas dans trois jours.

— Je suis désolé c'est la procédure.

— Vous permettez que je passe un coup de fil ?

— Mais faite donc.

— Bonjour inspecteur c'est monsieur Parish.

— Oui monsieur que puis-je faire pour vous ?

— Je suis dans une armurerie pour me procurer un neuf millimètre. Mais il y a cette procédure, une enquête, je dois attendre trois jours avant d'en prendre possession.

— Passez-moi le vendeur.

— Je vous passe l'inspecteur Bob Rolling.

— Oui allo !

— Bonjour vous savez qui je suis ?

— Oui monsieur Rolling.

— Je me porte garant de monsieur Parish, voilà ce que vous allez faire. Vous envoyez les papiers pour l'enquête, vous reste dans la légalité, est vous lui vendez l'arme tout de suite.

— Vous êtes sûr ? Cela me met en porte-à-faux.

— Je passerai vous signer un document qui vous couvrira. Vous êtes l'armurerie du centre ?

— Oui c'est ça.

— Je passerai dans la soirée.

— D'accord, au revoir inspecteur. Tenez monsieur (il me tend mon portable). Bon j'ai le droit de vous laisser partir avec le revolver. C'est bien celui-là ?

— Oui je n'ai pas changé d'avis.

— Je vous mets une boîte de munition ?

— C'est très bien.

— Cela vous fera 3000 Rands.

— En carte.

— Pas de problème.

Je range ma carte, le vendeur me tend le sac.

— Au revoir.

— Attendez, vous avez des papiers à signer.

Je sors de l'armurerie et je cherche un endroit tranquille, un square ! Il n'y a presque personne, j'en profite pour charger mon arme. Sitôt fait, je la glisse dans la poche arrière et je rabats ma chemise. Tout ça sous, les yeux des deux policiers qui assurent ma protection.

Je reste un moment assis, j'ai besoin de réfléchir. Mes deux gardes du corps m'ont rejoint, et s'assoient juste sur le banc d'en face. Bien entendu, les deux policiers sont habillés en civile et leur voiture est une voiture banalisée. En retournant à l'hôtel, mon téléphone vibre.

- Allo John c'est moi.
- Laëtitia, justement je pensé à toi. Vas y, racontes.
- Déjà bonjour !
- Oui bonjour excuses-moi. Tu vas bien ma belle ?
- Oui merci c'est gentil de demander. Et toi ?
- Alors moi, j'ai failli prendre deux balles.
- Ah bon ! Ça va tu n'es pas blessé ?
- Non je n'ai rien, heureusement que j'ai un bon instinct de survie. Je t'écoute.
- Il a mordu ; Au début ce n'était pas gagné.
- A bon ?
- J'ai attendu la fin de la course et je l'ai vu déchirer ses tickets, au moment où je m'approchais il met la main dans sa poche pour prendre son téléphone. Du coup, j'hésite, pas le choix je n'aurai pas de meilleure occasion. Heureusement il lâche son téléphone et le laisse dans sa poche au moment où je l'aborde. Tout s'est passé comme prévu, plus je lui donnais des détails et plus il transpirait. Quand je lui ai annoncé la somme, il est devenu blanc. J'ai brodé pour laisser le temps à mon complice de cloner le téléphone et de le remettre en place. Il fallait être synchro. Quand j'ai reçu le signal que c'était fait, je me suis levée d'un coup, il a fait de même, et à ce moment-là, le téléphone avait retrouvé sa place au fond de sa poche.
- Il a appelé Théodore ?
- Oui peu de temps après l'avoir quitté.
- Du coup, il a tout gobé ?
- Oui tout !
- Dit moi qu'on a le jour et l'heure du rendez-vous.
- Après demain à dix heures.
- Tu es où ?
- J'arrive, je serai là dans deux heures.
- On passe la soirée ensemble ?
- Oui j'espérais que tu me le demandes.

On a passé une soirée très agréable, on a beaucoup rit, de tout et de rien. Elle avait besoin de décompresser. On est rentré à l'hôtel, je vous laisse deviner la suite.

Chapitre 13 : Comment on s'organise

- Bonjour mon chéri.
- Bonjour ma belle, tu déjeunes avec moi ?
- Oui avec plaisir. Après je rentre prendre une douche.
- Prend la, ici !
- Je dois me changer mais merci quand même.

A la fin du petit déjeuner elle m'embrassa tendrement et s'en alla. En y repensant, elle m'a appelé chérie, elle va vite en besogne, ça ne me déplaît pas. Elle me retrouve plus tard pour déjeuner et pour peaufiner la suite du plan, l'étau se resserre. En retournant à l'hôtel, le réceptionniste m'interpelle !

- Monsieur Parish ! Bonjour monsieur j'ai un message pour vous.
- Bonjour je vous écoute.
- C'est de la part du bibliothécaire. « J'accepte de prendre les registres ce sont des documents très complets et bien écrits une grande source d'information »
- Très bien, vous pouvez vous arranger pour les faire livrer à la bibliothèque.
- Les faire livrer ?
- Oui, la vingtaine de cartons contenant des registres qui sont dans ma suite.
- Pas de problème je m'en occupe.
- Merci.

Je m'assois à la terrasse de la Marmite, il est douze heures trente. J'attends Laëtitia, je suis un peu en avance. Ah ! La voilà, elle me voit et m'envoie un grand sourire.

- Je suis en retard ?
- Non c'est moi qui suis en avance. On passe notre commande ?
- Comment on s'organise ?
- En ce qui te concerne, tu as fait ta part. C'est à moi de jouer. J'arrive une demi-heure avant l'heure du rendez-vous, je pose le micro sous leur table. Tu es sûr qu'il sera relié à la caméra ?
- Oui par wifi.
- je m'installe à une table voisine, j'installe la caméra dans un endroit discret. Et s'il se passe ce que je crois qu'il se passe, tout sera dans la boîte.
- A t'entendre c'est du gâteau.
- Mais oui, c'est toi qui as fait le plus gros du travail.
- Avec tes idées, cela devient plus facile.
- Il y a encore un détail à régler, enfin deux détails. Tu vois la voiture garée en face avec les deux...
- Policiers tu veux dire ?
- Oui, ils sont chargés d'assurer ma protection ; c'est l'inspecteur Rolling qui me les a attribués depuis la troisième tentative pour m'éliminer.
- La troisième ? Après celle du train et avant celle de l'hôtel il y en a eu une ?
- Oui, on a essayé de me percuter en voiture.
- Tu aurais pu m'en parler !
- Pourquoi faire ? Ca n'aurait rien changé.
- Oui vu comme ça !
- Demain matin aux environ de huit heures. Tu leur apporteras un plateau petit déjeuner, de ma part. Et tu joueras de ton charme pour les distraire. J'en profiterai pour m'éclipser.
- Il y a qu'une seule sortie et tu passes devant eux.
- Et la sortie des employés ?
- Elle est juste à côté de l'entrée principale. Il n'y a pas de sortie à l'arrière.
- Je reviens tout de suite, je vais faire quelques emplettes.
- Des emplettes ?
- Oui, un survêtement, une paire de baskets et une casquette... Ah et une paire de lunettes de soleil. Ils ne vont pas me reconnaître, ils ont l'habitude de me voir en complet veston, et je longerai le mur.
- Ca peut marcher, ça doit marcher. Mais j'y pense ! Les personnes qui veulent te tuer t'observent et n'attendent qu'une chose, c'est que tu t'éloignes de tes gardes du corps. Pour

recommencer.

- Ne t'inquiète pas je serai vigilant et en plus, je suis armé. A toute à heure.
- D'accord je t'attends dans ta suite, J'en profite pour passer quelques coups de fils.

Nous avons passé la soirée ensemble et même la nuit. Je regarde l'heure, six heures trente il est temps de se lever, je réveille Laëtitia.

- Lève, toi c'est l'heure.
- Vient m'embrasser.
- Non on verra plus tard on a du boulot.
- Tu commandes le petit déjeuner, je vais sous la douche.
- Ok ma belle.

Huit heures, on met notre plan à exécution. Je commande un double plateau et Laëtitia l'emmène aux deux policiers. Au même moment, je m'habille en joggeur et me faufile à l'extérieur. Je me demande si c'était la peine de me déguiser, en voyant Laëtitia utiliser tous ses talents. Je tourne au coin de la rue, c'est bon, ils ne peuvent plus me voir. Je reste vigilant car si Laëtitia a raison, je suis en danger. Je flâne en attendant neuf heures trente. Je rentre dans le bar.

- Bonjour monsieur.
- Bonjour.
- Vous prendrez... ?
- Un café, mettez-moi un café avec un verre d'eau.
- Tout de suite.

J'observe le bar, elle m'a dit la table du fond, celle en dessous du tableau représentant une rivière avec un pont en pierre. Le voilà. La table que j'ai choisie est trop loin s'il faut que je me déplace.

- Garçon je vais vers la table à côté de la fenêtre.
- Aucun problème.

J'ai trouvé un endroit pour cacher la caméra, dans la plante derrière moi. Je la positionne, je la mets en route, je vais m'asseoir en face, en profite pour mettre en place le micro, et pour m'assurer que l'on verra mes deux protagonistes. Je vois le barman qui me regarde d'un air intrigué. Trouve quelque chose John, Trouve quelque chose !

- Je suis en train de regarder de quelle table, je vois lieux le coin de la rue.
- C'est celle où vous étiez juste avant.
- Oui effectivement merci.
- A votre service, voilà votre commande.

Quelle heure est-il ? Neuf heures cinquante. Ah voilà, Randy le premier, et un peu en avance comme je le pressentais. Je le sens nerveux, il ne tient pas en place. Ah voilà Théodore, En retard bien sûr ! Cela fait cliché vous ne trouvez pas ? D'où je suis, je n'entends pas ce qu'ils disent, mais je les ai bien dans le cadre. C'est une conversation houleuse. Randy tient sa tête à deux mains, il est dépité, Theodore pose sa main sur son épaule. C'est bon, Randy reprend des couleurs. Affaires conclues ? Ils finissent leurs verres d'un seul trait, se lèvent, se serrent la main et partent chacun de leur côté.

Chapitre 14 : Elle t'a montré les preuves

J'attends quelques minutes, je récupère la mini caméra et le micro, je rejoins Laëticia qui doit m'attendre avec impatience. Je sors du bar avec une certaine appréhension. Je rejoins l'hôtel tout en scrutant les passants. Je garde une main dans ma poche arrière, prêt à réagir au cas où. Fausse alerte, personne n'a essayé de me tuer.

- Hello ma belle.
- Alors ça c'est bien passé ?
- Aux petits oignons. Je sors la micro carte et l'introduit dans le PC. Laëticia frétille d'impatience.
- Fait voir !
- Ça vient, regarde.
- Randy est nerveux.
- Tait-toi et écoute.
- J'ai une enquêtrice qui a tout deviné, elle a même des preuves.
- Elle t'a montré les preuves ?
- Oui, en partie.
- Comment ça en partie.
- Des photos devant chez toi la nuit du vol, et d'autres photos encore. Elle m'a même raconté en détail l'élaboration du plan, et même la somme que j'ai reçue. Et quelle entreprise qui m'a fait le virement, entreprise où tu apparais au conseil d'administration.
- Tu ne crois pas, qu'elle extrapole sans avoir de réels les preuves ?
- Elle m'a dit qu'elle avait d'autres preuves plus accablantes. Tu vas m'aider ?
- Elle veut combien ?
- 50000 dollars.
- Qui te dit qu'elle ne va pas demander d'avantage ?
- Elle m'a dit qu'une fois qu'elle aurait l'argent, elle me donnerait toutes les preuves.
- D'accord, je te donne l'argent et après tu m'oublies.
- Merci, merci beaucoup.
- je vais réunir l'argent en liquide, plus question de virement. Retrouve-moi ici après-demain même heure. C'est bon ?
- Oui je dois la contacter une fois que j'ai l'argent.
- Attends un peu une fois que je suis parti.
- Au revoir Théo.

Les deux hommes se séparent sans se serrer la main.

- Voilà tout y est. Tu fais un double pour la police, tu donnes l'original à l'assurance. Donne l'adresse de la transaction à la police. Avec les preuves qui confirment les propos du film, ils voudront les cueillir en flag.
 - Je dois reconnaître que ton plan s'est bien passé, chapeau John !
- Nous avons passé le reste de la journée et la nuit ensemble.
- Bonjour John, bien dormis ?
 - Oui ma belle et toi ?
 - Comme un bébé. Il faut dire que l'affaire a aboutit, Et que cette nuit, c'était vraiment super. Tu dois vraiment partir aujourd'hui ?
 - Je dois continuer mon enquête et elle me ramène chez moi à Kimberley.
 - Et ta part ?
 - Tu m'envoies un chèque ou encore mieux, tu prends quelques jours et tu me l'amènes. Pour

quoi tu ne viendrais pas t'installer chez moi ?

— Tu es sérieux ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux. J'ai une grande maison, et je crois que je suis tombé amoureux.

— Moi aussi mon chéri, je vais y réfléchir, si c'est oui, j'ai un tas de chose à régler avant de te rejoindre.

— Penses-y ?

Elle voulait m'accompagner à la gare, j'ai prétexté que je n'aimais pas les adieux. En réalité, j'avais peur qu'elle se retrouve au milieu d'une fusillade.

Me voilà installé dans le train pour sept heures de voyage. Tiens, le chef de gare il m'a reconnu il vient vers moi.

— Monsieur Parish (il m'adresse un salut en hochant la tête.)

— Monsieur (je lui rends son salut.)

— J'espère que le voyage du retour va se passer sans encombre.

— Cela ne dépend pas de moi. A la base je suis la cible.

— Je vous souhaite un agréable voyage.

— Merci

Mes pensées se bousculaient dans ma tête. D'abord Laëtitia, puis mon enquête, Simon le père de Clara, je dois découvrir les circonstances de sa mort. Je dois découvrir qui est sa mère, elle a bien une mère ?

— Bonjour monsieur votre billet s'il vous plait.

Je lui tends mon billet. Il me le redonne billet et me regarde d'un air.... Comment dire d'un air protecteur, c'est ça.

— Nous avons reçus des consignes du chef de train, nous devons faire en sorte qu'il ne vous arrive rien jusqu'à bon port.

— D'accord... Je peux dormir sur mes deux oreilles ?

— Pas de problèmes nous veillons.

— Très bien. Merci.

Même si ce n'est que des contrôleurs, quelque part je me sens rassuré. Le reste du voyage s'est passé sans encombre. Arrivé à la gare, je la traverse à bonne allure et m'engouffre dans un taxi. Qu'il est bon de retrouver son chez soi. Tiens un message vocal, je n'ai pas dû me rendre compte qu'il vibrait. C'est Laëtitia. « Hello John chéri, es-tu bien arrivé ? Appelle-moi, j'ai des nouvelles à t'apprendre. »

— Allo Laëtitia, je viens juste de rentrer et je me suis aperçus que tu m'as laissé un message.

— J'ai apporté les preuves à l'assurance, j'ai eu le droit aux félicitations. Je voulais leurs dire que j'avais un partenaire, mais comme tu m'as demandé de ne rien dire ! Après, je suis allée voir la police, ils ont visionné le film, ils sont d'accord pour les appréhender au moment où Théodore donnera la mallette à Randy. Mais ils les mettent dès à présent sous étroite surveillance.

— C'est très bien tout ça. Tu me rejoins quand ?

— Ne va pas trop vite, j'y pense sérieusement.

— Ok ma belle, je te laisse, je dois concilier mon enquête et mon travail.

— D'accord je te dis à très bientôt.

Je trie mon courrier, alors facture, facture, encore facture, ah courrier de l'assurance, encore un dossier à dépatouiller ? Famille Stetson, je lis madame Stetson est bénéficiaire d'une assurance vie de 150 000 Dollars. C'est quoi le hic ? Ah voilà, le mari trouve la mort en voiture finissant contre un arbre sans cause apparente. Je suppose qu'ils veulent savoir si le mari ne s'est pas suicidé, car dans ce cas, la madame ne touche rien. L'adresse de madame... C'est ça, 65 Landbou

Road. Quelle heure est-il ? Seize heures vingt, je m'y rends tout de suite.

- Taxi...Taxi, emmenez-moi au 65 Landbou Road.
- C'est parti. Mais je vous reconnais, vous êtes monsieur... Parish, c'est ça ?
- Et oui je suis monsieur Parish.
- C'est bien vous, qui avez travaillé avec la police sur une histoire de trafic d'œuvres d'art
- Je les ai seulement aiguillés dans la bonne direction.
- Oui mais sans vous, je parie qu'ils chercheraient encore. (Nous nous sommes mis à rire.) Nous voilà arrivés.
- Attendez-moi.
- Bien monsieur Parish.

Je m'approche de la porte, Stetson, c'est bien là. Je sonne...

- Oui c'est pourquoi ?
- Bonjour madame Stetson, je suis monsieur Parish, je suis désolé de vous déranger dans de telles circonstances. Soyez assuré de toute ma sympathie. Je suis envoyé par l'assurance.
- L'assurance ?
- Oui votre mari avait contracté une assurance vie et vous êtes la bénéficiaire.
- Je ne suis pas au courant.
- Laissez-moi entrer et je vous explique tout. (Elle a un moment d'hésitation, les yeux au bord des larmes, mais fini par ouvrir la porte.)
- Entrez.
- Il y a un an, votre mari a pris une assurance vie dont vous et vos enfants êtes les bénéficiaires. L'assurance me demande d'enquêter car les circonstances de l'accident laissent un doute raisonnable.
- Ils pensent que mon mari s'est suicidé et fait croire à un accident pour qu'on touche l'assurance ?
- C'est exactement cela, comme il n'y a pas d'autres voitures impliquées et qu'il était tout seul au volant.
- C'est vrai que mon mari était sans travail depuis six mois, au début on a pu vivre sur nos économies, mais vers la fin c'était très dur.

Chapitre 15 : Je monte dans mon taxi

Mais vous ne savez pas tout !

- Comment ça ?
- Il avait retrouvé un travail comme technicien, bien rémunéré, il devait commencer la semaine prochaine. Son futur employeur lui avait fait un courrier, certifiant qu'il commencerait à telle date, pour bénéficier d'un échéancier auprès de la banque pour rembourser nos dettes.
- Vous avez cette lettre et l'accord de banque ?

- Pourquoi faire ?
- Pour prouver à l'assurance, mes employeurs, qu'il n'avait plus aucune raison de se suicider.
- Oui je vais vous les chercher.
- Je vous les rapporterai en même temps que le chèque.
- C'est triste cela ne me rendra pas mon mari.
- J'ai bien peur que non, mais cela vous permettra de voir venir. Je dois encore me rendre sur le lieu de l'accident pour expliquer sa sortie de route. Au revoir madame Stetson à bientôt.
- Au revoir monsieur.

Je parcours le dossier, c'est là, l'accident a eu lieu entre le premier et le deuxième carrefour, en direction du sud. Ils auraient pu mettre le nom de la rue ! Je remonte dans mon taxi.

- Si je vous dis la rue entre le premier et le deuxième carrefour en direction du sud, vous sauriez m'y conduire ?
- Oui monsieur, on y va ?
- Oui, allons 'y.

Arrivé sur les lieux, je descends du taxi et observe les environs. Je vois des traces de freinage, juste avant la sortie de route. Certains peuvent penser que c'est une mise en scène, j'en doute ! Mon instinct me dit d'aller fouiller dans les grandes herbes à droite et à une trentaine de mètres avant l'impact. Légèrement plus à gauche, je vois l'herbe couchée, je décide de suivre ce chemin de fortune après avoir marché environ un kilomètre, j'étais prêt à faire demi-tour, quand j'aperçus quelque chose couché au sol. Un petit hippopotame !

Je dirais pré ado si on peut dire cela pour les animaux. Il commence à sentir fort, en y regardant de plus près, je vois des traces de peinture de la même couleur que la voiture de mon accidenté. Et si on n'a pas retrouvé de traces de sang sur la carrosserie, c'est que la peau de l'hippopotame est très épaisse. Quelques photos et les papiers que m'a confié madame Stetson, et dans une semaine je lui ramène son chèque. Affaire classée.

Arrivé chez moi, je rédige mon rapport. « Il commençait à faire sombre, quand monsieur Stetson pris sa voiture pour rentrer chez lui, c'est à cause de l'obscurité qu'il a percuté un bébé hippopotame qui traversé la route, il a été directement projeté contre l'arbre. Je joins les preuves que sa situation financière qui c'était nettement améliorée. Et des photos de l'animal meurtri par la voiture. En conclusion, je ne vois aucune raison à ce que madame Stetson ne touche pas l'assurance vie de son mari. »

Demain, je repars sur mon enquête, je ne vais pas m'arrêter maintenant. J'espère que mes employeurs vont me laisser un peu de répit. Demain, je me rends à la mine c'est là-bas que j'aurai mes réponses.

- Taxi... Emmenez-moi à la mine de diamant Finish.
- C'est parti.

J'arrive à l'entrée de la mine. Elle est bien gardée il fallait s'en douter.

- Bonjour monsieur.
- Bonjour c'est pourquoi ?
- Puis-je voir un responsable ?
- Vous êtes sur la liste ? Sinon il vous faut un rendez-vous.
- C'est juste pour lui poser deux ou trois questions, concernant les polices d'assurances, je suis enquêteur, voici ma carte.
- Désolé mais sans rendez-vous je ne peux pas vous laisser passer.
- Tant pis, je vais prendre rendez-vous et je reviendrai à ce moment.
- Au revoir monsieur.
- C'est ça, au revoir.

Je vais rester dans les parages, avec un peu de chance, je vais tomber sur une personne qui connaissait Simon. Ah voilà des employés !

— Bonjour messieurs, pouvez- vous me dire si l'un de vous connaissait cet homme ? (Je leur monte la photo de Simon.)

— Jamais vu.

— Et vous ?

— Pareil je ne le connais pas.

— Tant pis merci.

Je n'ai plus qu'à attendre les prochains. En voilà d'autres.

— Messieurs... messieurs, bonjour, vous connaissez cette homme ? Il a travaillé à la mine.

— Faites voir, cette tête me dit quelque chose. Ce n'est pas le grand copain de Victor ? (Il montre la photo à son voisin de droite).

— Oui c'est lui, mais il est mort !

— Je sais, je veux savoir les circonstances de sa mort.

— C'est un mystère, il faut poser la question à Victor, il pourra peut-être vous renseigner.

— Je le trouve où ce Victor ?

— Il va bientôt sortir.

— Comment je le reconnais ?

— C'est un gros costaud avec une barbe, il a une casquette de marin, il est en salopette verte.

— D'accord c'est noté, merci messieurs.

— Pas de quoi.

Je n'ai plus qu'à attendre monsieur Victor. En voilà d'autre, pas de Victor en vue. Ah là je crois que c'est mon homme.

— Monsieur Victor ?

— On se connaît

— Non je ne pense pas, je voulais que vous me parliez de Simon.

— Simon est mort, qu'il repose en paix.

— justement je veux savoir les circonstances de sa mort.

— Un accident par négligence, ils ont dit !

— Vous y croyez ?

— Pas un seconde, Simon était quelqu'un de méthodique et prudent.

— Donc vous ne le savez pas ?

— Moi non, mais j'en connais quatre qui pourraient nous donner des réponses.

— Qui sont ses quatre en question.

— Ce sont ceux qui étaient avec Simon le jour du drame.

— Mais ils ne vous diront rien.

— Ah bon et pourquoi ?

— Il m'a été rapporté de source non officielle, qu'ils ont touché un beau petit paquet d'argent pour se taire.

— Vous pourriez me donner les noms de ces personnes ? Et aussi leurs adresses ?

— Les prénoms je connais, pour les noms et adresse c'est plus compliqué.

— Les prénoms ne me suffiront pas.

— Je sais, je sais. Pourquoi vous voulez le savoir d'abord ?

— Pour faire éclater la vérité. Vous vouliez aussi la vérité ?

— Oui bien sûr. J'ai peut-être une solution ! Demain pendant mes heures de travail, j'ai la possibilité de me glisser dans le bureau du nouveau contremaître et de consulter les fiches des employés.

— D'accord !

- Donnez-moi votre numéro de téléphone, je vous envoie le tout par texto.
- Entendu j'attends votre message, voilà ma carte.
- Parish... Le Parish ah oui enquêteur. Il fallait commencer par ça. Je vais faire tout mon possible. Nous aurons peut-être l'occasion de nous revoir.
- C'est même certain, je vous tiendrai au courant. Au revoir.
- Au revoir.

Chapitre 16 : Tu ne prends pas de sucre

Je ne vais pas attendre les bras croisés, j'ai un doute qui trotte dans ma tête, je dois en avoir le cœur net. Je décide d'aller rendre une petite visite à Gloria. Je sonne à la porte.

— Bonjour Gloria, J'ai décidé de te rendre une petite visite, comme j'étais parti quelques jours. Et prendre des nouvelles de Clara.

— Bonjour John, je suis contente de te voir, mais Clara n'est pas là.

— Ce n'est pas grave donne-moi de ses nouvelles cela me suffira.

— J'allais me servir un thé tu en veux un ?

— Volontiers.

— J'étais en ville et je suis venu directement chez toi, cela te dérange si j'empreinte tes toilettes.

— Non ! bien sûr que non.

Je profite qu'elle est occupée à la cuisine pour aller dans la salle de bain. Voilà la brosse de Gloria. Je sors un petit sachet de ma poche, et je glisse les quelques cheveux que j'ai récupérés. Où est la chambre de Clara ? Ça doit être celle-là, oui j'ai tout bon, j'écoute les bruits en bas Gloria est toujours à la cuisine. Je rentre, je me dirige vers la coiffeuse, voilà la brosse. Je renouvelle l'opération et je m'empresse de rejoindre le salon. Gloria revient au salon avec son plateau.

— Tu ne prends pas de sucre, il me semble ?

— C'est ça et sans lait. Parle-moi de Clara.

— Clara se remet tout doucement, elle a quitté son travail, elle y avait trop de souvenirs. Je pense que dès qu'elle aura retrouvé un autre emploi, cela lui permettra de changer les idées.

— Oui je suppose.

— Alors tu as pris quelques jours de congé ?

— Oui j'ai visité Port Elizabeth.

— Tu sais que c'est ma ville natale !

— Oui tu me l'avais dit.

— Alors comment tu trouves ?

— C'est touristique, dommage qu'il y ai tant de pauvre gens qui vives dans les townships. Tu connais les townships ? Surtout celui d'Ibhayi.

— Oui j'ai un ami d'enfance qui a grandi là-bas.

— Tu ne m'en as jamais parlé pourquoi ?

— On était jeune, c'était juste une camaraderie. C'était le fils de votre femme de ménage.

— Et c'est tout ?

- Oui, il y a autre chose ?
- Non rien. Je vais y aller au revoir Gloria.
- Au revoir c'est gentil d'être passé.

Je l'embrasse tendrement comme d'habitude comme si de rien n'était. J'aurais pu lui parler de Clara, la fille de son ami d'enfance. Mais c'est trop tôt, je dois encore avoir des certitudes.

J'ai un ami médecin légiste, enfin plutôt une connaissance. Charly... Ah oui! Charly Baring. Je l'ai sorti d'une affaire délicate, je pense qu'il ne pourra me refuser un service. Quelle heure est-il ? dix-huit heures. Il doit encore être au bureau.

- Bonjour Charly j'ai besoin que tu me rendes un petit service
- Bonjour John de quoi s'agit-il ?
- J'ai besoin d'une double recherche d'ADN. (Je lui tends les deux petits sachets.)
- S'ils ne sont pas fichés tu n'auras pas leurs identités.
- Je connais leurs identités. Je veux savoir si ces femmes ont un lien de parenté.
- Dans deux jours cela te convient ?
- Je pense que tu ne peux pas faire mieux ?
- C'est le mieux que je puisse faire.
- D'accord je repasse dans deux jours. Bonne soirée.
- Merci toi aussi.

Je prends un taxi et rentre directement chez moi. Je dois décompresser. Je décide de cuisiner. Je m'installe devant la télé sans vraiment la regarder. Je dois trouver comment occuper la journée de demain, j'ai du courrier en retard, et parcourir mes e-mails, faire du nettoyage, et pour la suite on verra au fur et à mesure.

J'ouvre un œil, il est huit heures dix. Je me lève, prends une douche et je déjeune. Je commence par le courrier comme prévu. Mais très vite, mes pensées, reviennent sur mon enquête. Je prends des post-it. Je commence à noter. Simon et je le pose sur le mur. Je continue ; Gloria, Scott, Clara, le contremaitre, les assassins de Scott. Quel est le lien ? Et puis le mystère autour de la mort de Simon. Ah un texto, j'espère que c'est Victor. C'est Victor. « Bonjour John, voilà les noms et adresses des quatre complices. Harry Pylson habite au 144 Barkly Road. Ernest Rahman habite au 46 Jacobson Avenue, Flint Edison habite au 8 Amatola Avenue, et Bradley Rays habite au 46 Thutlo Street. J'espère que tu pourras élucider le mystère. Bonne chance. » Voilà de quoi m'occuper. Dix-neuf heures, j'ai le temps de rendre visite au premier de la liste. J'appelle un taxi.

- Bonsoir emmenez-moi au 144 Barkly Road.
- Bonsoir, on est parti.

Comment je vais aborder le sujet ? Pourquoi me confirait-il des choses cachées depuis si longtemps.

- Nous sommes arrivés.
- Attendez moi, je n'en ai pas pour longtemps.
- Entendu.

Il y a de la lumière, il doit être chez lui. Je sonne. Un bruit de serrure et la porte s'ouvre.

- Bonsoir, je me présente, monsieur Parish enquêteur d'assurances.
- Bonsoir, quelle est le problème ?
- Aucun problème, cela concerne l'accident de la mine qui a coûté la vie à monsieur Simon Pri-va.
- Je croyais qu'ils avaient classé l'affaire, une négligence ils ont dit.
- C'est un complément d'enquête.
- Après tout ce temps.
- Oui il subsiste des doutes.

- J'ai tout raconté à l'époque. Il en a fait qu'à sa tête et voilà l'accident stupide.
- Je comprends, mais je voudrais que vous me décriviez ce qu'il s'est passé. (Il a un moment d'hésitation)
- Je ne sais pas, je suis arrivé après.
- Est le corps ! Vous avez vu le corps ?
- Bin... Non il était déjà couvert. Je ne vous dirai plus rien, je n'en sais pas plus. Au revoir monsieur. (Il me claqua la porte au nez.)

Je repris le taxi et rentrai directement chez moi. Ce n'est pas la peine que je retourne le voir, il ne m'en dira pas plus ; surtout de la façon qu'il s'est braqué. Demain est un autre jour.

J'écoute la radio en prenant mon petit déjeuner comme tous les matins quand je suis chez moi.

« Une dépêche vient de tomber, un homme dont on ne connaît pas encore l'identité est monté au quatorzième étage de la tour Harry Oppenheimer House et s'est jeté dans le vide, il ne semble y avoir aucun doute sur la thèse du suicide. »

C'est le début du week-end, ces messieurs ne travaillent pas, je vais donc rendre visite à monsieur, le temps de regarder le message de Victor, ah voilà, Ernest Rahman, l'adresse 46 Jacobson Avenue.

- Bonjour emmenez-moi au 46 Jacobson Avenue.
- Bien monsieur. (Un camion empêche les voitures de passer.)
- C'est encore loin ?
- Non deux maisons plus loin.
- Très bien je descends ici. (Je paye ma course et continue à pied.)

En m'approchant du 46 je remarque deux garçons, des ados jouaient au basket.

- Bonjour les garçons.
- Bonjour.
- Vous habitez dans cette maison ?
- Oui.
- Votre père est-il là ?
- Non il n'y a que maman. (Je vois apparaître madame Rahman sur le perron, je suppose que c'est madame.)
- Bonjour madame, je voudrais parler à votre mari.
- C'est pourquoi ?
- C'est à propos de l'accident qui s'est passé sur son lieu de travail, dont il était le témoin, avec trois autres de ses collègues.
- C'est arrivé quand ?
- Il y a un petit moment maintenant.
- Il ne m'en a jamais parlé.
- C'est possible peut-être le choc, un de ses collègues y a laissé la vie.
- Ah mon dieu !
- Je voulais le voir pour un complément d'enquête.
- A cette heure, il est chez un de nos voisins ils retapent une vieille Harley Davisson.
- Et ce voisin, il habite où ?
- Plus haut au 42.
- Merci madame bonne journée.
- Au revoir monsieur.

Arrivé devant le 42, je vois deux hommes autour de la moto.

- Bonjour messieurs, je cherche monsieur Rahman... Ernest Rahman.
- C'est moi.
- Je suis enquêteur pour le compte des assurances, voici ma carte. (Il prend ma carte et la scrute pendant un moment.)
- Vous me voulez quoi ?
- Je fais un complément d'enquête sur l'accident, survenu à la mine de diamant, on m'a dit que vous étiez l'une des quatre personnes sur les lieux.
- Vous parlez de l'accident où Simon est mort ?
- Oui pourquoi il y en a eu d'autres ?
- Non je ne crois pas. J'ai déjà tout dit aux enquêteurs de l'époque.
- Redites-moi les circonstances de l'accident.
- Cela fait déjà six mois... il était à un endroit où il ne devait pas se trouver.
- Plus de détails, je veux plus de détails.
- Je n'ai pas plus de détails. J'ai entendu crier, je me suis approché de l'excavatrice. J'ai juste aperçus ses jambes sous l'engin, rien d'autre.
- Une excavatrice, on progresse.
- Oui c'est dans le rapport de police.
- Figurez-vous que le rapport a disparu.
- Ah bon ?
- Vous avez autre chose à ajouter ?
- Non rien de rien au revoir monsieur.
- Nous serons peut-être amenés à nous revoir.
- Je ne sais rien d'autre !
- Au revoir.

Chapitre 17 : Nous sommes arrivés.

Tout en avançant dans la rue, j'appelle un taxi. J'ai la même impression qu'avec mon premier témoin. Ils ne disent pas tout, c'est Victor qui a raison, quand il dit qu'ils ont été payés pour en dire le moins possible. Voilà mon taxi.

- Bonjour, emmenez-moi au... Attendez. (Je sors mon téléphone.) Au 8 Amatola Avenue. En chemin, j'entends à la radio. « Nous avons plus d'informations sur la personne qui a sauté du

quatorzième étage de la tour Harry Oppenheimer House, il s'agit de monsieur Harry Pylson, employé à la mine Finish des industries Fleming. » Mais c'est la personne que j'ai interrogé hier soir ! C'est bizarre, il n'avait pas l'air suicidaire.

— Nous sommes arrivés.

— Je vous paye la course mais attendez que je vous fasse signe pour repartir.

— Très bien.

Je sonne mais j'ai l'impression que la sonnette ne marche pas. J'attends, pas de réponse. Je décide de frapper. (Toc, toc, toc.)

— J'arrive ! (je fais un signe de la tête au taxi, il repart aussitôt.)

— Bonjour madame votre mari est là ?

— Vous le trouverez affalé sur le canapé, et ce n'est pas mon mari.

— D'accord, je peux le voir ?

— Allez-y entrer.

— Bonjour monsieur Edison ?

— C'est moi.

— Je me présente, je suis monsieur Parish, j'enquête pour le compte des assurances.

— Il y a un problème avec mon assurance ?

— Non, vous n'y êtes pas du tout je mène une enquête sur la mort accidentelle de monsieur Simon Priva, survenu dans la mine il y a six mois environ.

— Il me semble que c'est affaire classée. Rendez-vous compte, cela fait déjà six mois.

— Il y a des nouveaux éléments apportés au dossier.

— Ah oui comme quoi ?

— C'est la partie négligence qui est remise en question.

— J'en doute, nous étions quatre à dire la même chose.

— Et c'est là le problème, n'étant pas arrivés les quatre en même temps. Vous aviez tous la même version (Et c'est là que je vois si mon bluff prend.) Il a un grand moment d'hésitation.

— C'est que...on a tous vu la même chose.

— Qui est...

— Heu... vous m'embrouillez !

— J'attends dites le moi ! (J'hausse le ton volontairement.)

— Simon coupé en deux par l'excavatrice.

— Vous avez bien dit coupé en deux ?

— Oui ce n'était pas joli à voir.

— Et après ?

— Après rien, les secours sont arrivés très vite et ont emmené le corps.

— Et comment cela est-il arrivé vraiment ?

— Comment ça ?

— Comment s'est-il retrouvé sous l'excavatrice ? (Cette fois-ci j'ai pris un air menaçant.)

— Je ne sais pas, je ne sais pas, laissez-moi tranquille. Sortez de chez moi !

— Au revoir monsieur nous allons très vite nous revoir.

— Je ne crois pas je n'ai plus rien à dire. Brigitte, raccompagne monsieur Parish.

Arrivé devant le perron.

— Je vous ai tout de suite reconnu, vous êtes passé à la télé. Et je pense que Flint vous a reconnu aussi. C'est pour ça qu'il était intimidé.

— Il n'a pas été très bavard.

- Ne croyez pas ça, d'habitude il décroche à peine deux ou trois mots. A mon avis, il a peur, de quoi je ne sais pas mais c'est sûr, il a peur.
- Honnêtement, c'est aussi mon impression. Au revoir madame.
- Au revoir monsieur Parish. J'espère vous revoir.
- Qui sais !

Je décide de marcher un peu. Je repense à ce que m'a dit Edison. C'est très troublant qu'il soit mort coupé en deux, la coïncidence est trop flagrante pour que s'en soit une.

Tient un arrêt de bus. Me reste-t-il des tickets ? C'est bon je décide de rentrer en bus. Il est un peu tard pour rendre visite à mon dernier lascar. Je consulte l'annuaire Rays Bradley, l'adresse correspond, je l'appelle en vue d'un rendez-vous pour demain.

- Bonjour, je suis bien chez monsieur Rays.
- Oui je suis son fils.
- Je peux parler à ton père ?
- Il est partie voir sa copine... l'autre.
- Et tu sais quand il rentre ?
- Il ne m'a rien dit, je sais qu'il a des jours de congés.
- Et elle habite où sa copine ?
- Non ! Et je ne veux pas le savoir.
- D'accord... il a un numéro de portable ?
- Oui, mais je ne sais pas si je dois vous le donner.
- Je comprends alors c'est non ?
- Je ne préfère pas, je ne vous connais pas.
- Tant pis au revoir jeune homme.
- Au revoir monsieur.

Je vais appeler Suzanne, je sais qu'elle connaît du monde, elle pourra peut-être me renseigner.

- Allo Suzanne ? Ma puce.
- Ca fait un moment que tu ne m'as plus appelé comme ça. Tu dois me demander quelque chose, je me trompe ?
- D'abord merci pour le rapport de la Ferrari volée, eh oui, si je te donne un nom, tu as la possibilité de me donner son numéro de portable.
- Est-ce bien légal ?
- C'est pour la bonne cause.
- C'est toujours pour la bonne cause avec toi.
- C'est pour une enquête qui me tient à cœur.
- Donne-moi son nom et son adresse, tu as son adresse ?
- Oui ! J'ai son adresse, c'est Rays Bradley, il habite au 46 Thutlo Street.
- J'appelle un collègue et je t'envoie son numéros par texto. On pourrait diner un de ces soir, comme au bon vieux temps, pas si vieux que ça en y repensant.
- D'accord, en tout bien tout honneur.
- Ah bon tu es entré dans les ordres ?
- Ha, ha, ha très drôle, non je vois quelqu'un et je crois que c'est sérieux.
- Notre célibataire endurcit va se ranger. Elle doit être spéciale.
- Non pas spéciale, je suis tombé amoureux.
- J'espère pour toi que c'est réciproque.
- Oui ça l'est, on parle de vivre ensemble.

- Je te souhaite plein de bonheur.
- Merci c'est gentil.
- Tu me dois quand même un dîner.
- Pas de problème, bisous Suzanne.
- Bisous John.

Après cette conversation j'ai eu envie d'appeler Laëtitia.

- Coucou ma belle, c'est John.
- Hello mon chéri. Je suis contente que tu appelles. J'ai fait un tabac devant mon employeur.
- Tout c'est passé comme prévu ?
- Oui ils sont en ce moment même en garde à vue.
- J'avais surtout envie d'entendre ta voix.
- Tu deviens romantique ?
- Arrête de me charrier.
- Non ce n'est pas ça, mais, venant de toi, je n'ai pas l'habitude, mais j'adore.
- Comme ça, je préfère.
- Je viens quand pour te remettre en personne ta part ?
- Quand tu veux mais n'attends pas trop longtemps.
- Je fais au mieux, promis. Avant de raccrocher, je veux te l'entendre dire.
- Te dire quoi ?
- John... !
- Ok, je t'aime.
- Enfin ! Les mots magiques. Moi aussi, je t'aime j'ai hâte d'être avec toi.
- A bientôt ma belle.
- A bientôt mon chéri.

Tient, le texto de Suzanne, elle n'a pas trainé. Je compose le numéro.

- Allo...
- Bonjour, vous êtes bien monsieur Rays ?
- Oui vous êtes qui ? Et pourquoi vous m'appellez ?
- Je me présente monsieur Parish enquêteur employé par les assurances.
- Ecoutez, je suis avec ma copine et je veux passer une agréable soirée. Appelez-moi demain en fin de matinée, au revoir monsieur ! Sur ces mots, il raccrocha. Je n'ai pas envie de cuisiner, je vais manger un morceau en ville. J'ai toujours mon révolver, mais il me semble que la menace est dernière moi. Mais je reste vigilant.

Chapitre 18 : La façon de mourir

— Bonsoir, puis-je avoir la carte s'il vous plait ?

— Tout de suite monsieur. (Le serveur me tend la carte.)

Il n'y a aucun doute possible. La façon de mourir de Scott me paraît être une vengeance suite à la mort de Simon. Mais qui et pourquoi ?

— Vous avez choisi ? Euh... non, mettez-moi un steak frites et un verre de vin blanc français.

— La cuisson du steak ?

— Saignant.

— Bien monsieur.

Je pris un café, et suis rentrai directement. Aux infos, il ne parle plus du suicidé, c'est un fait divers comme les autres. Mais pour moi, c'était plus que ça.

J'ouvre un œil, je consulte mes e-mails pas d'enquête en vue. Je peux me consacrer toute la journée à dépêtrer cette sombre histoire. Je dois passer voir Charly, il a sans doute des choses à me raconter. Après la routine du réveil, comme je n'ai toujours pas de voiture et je ne pense en avoir un jour. J'appelle un taxi. J'arrive devant les locaux du laboratoire scientifique.

— Bonjour Charly, as-tu des choses à me raconter ?

— Bonjour John, rien de plus que les deux ADN que tu m'as confié.

— Ok... et ?

— Et ... c'est la mère et sa fille.

— Tu en es sûr ?

— Aucun, doute là-dessus.

— C'est du bon boulot, merci Charly.

Gloria est la mère de Clara, mes doutes étaient fondés. Simon récupère sa fille à sa naissance, l'élève seul. Seul... cela reste à prouver. Après la mort de Simon, Gloria emmène sa fille chez elle. Et Charles dans tout ça ? C'est quoi son rôle ? Connait-t-il toute l'histoire ? Ah Gloria, Gloria tu as des secrets insoupçonnés. Chaque chose en son temps, la mort de Simon, je rappelle monsieur Rays.

— Bonjour monsieur Rays. Je vous rappelle comme convenu.

— Oui... oui c'est monsieur...

— Parish.

— C'est ça monsieur Parish. Je vous écoute.

— Donc je suis enquêteur, mais ça vous le savez déjà, je vous l'ai dit hier. J'enquête, plutôt un complément d'enquête sur la mort de Simon Parish, accident arrivé dans la mine il y a environ six mois.

— Oui c'est terrible ce pauvre Simon.

— Avez-vous des informations sur les réelles circonstances de sa mort ?

— Ben non rien de plus qu'il y a six mois.

— Le fait qu'il s'est retrouvé coupé en deux par l'excavatrice, ça vous parle ?

— Heu... oui bien sûr, mais ce n'est pas moi le premier sur les lieux. C'est... Ernest, Ernest Rahman qui est arrivé en premier, c'est lui qu'il faut interroger.

— Vous êtes sûr ?

— Allez le voir, il vous le dira.

— Je l'ai déjà interrogé. Il ne m'a rien dit.

— Retournez le voir et dites-lui que vous savez.

— D'accord mais je risque de vous rappeler !

— Pas de problème je suis dispo.

Après cette information inattendue, je décide de retourner voir Ernest. Arrivé devant la maison des Rahman, je sens que l'ambiance n'est plus la même : plus d'ado qui joue devant la maison, les volets clos, rien à voir avec ma première visite.

— C'est madame Rahman qui me reçoit, et d'un air très sombre me dit.

— Bonjour monsieur mon mari est mort.

— Mort ! Mais comment c'est possible, je l'ai vu hier, il avait l'air d'aller bien ?

— Il s'est suicidé.

— Toutes mes condoléances madame Rahman. Mais comment cela est arrivé ?

— Hier soir quand il est rentré, il m'a dit « je vais prendre un bain on a bien bossé sur la moto. Je suis claqué, un bain me fera du bien. »

— Je lui ai répondu « Pas de problème je prends les garçons on va faire quelques courses. » Et en rentrant je l'ai trouvé mort dans baignoire il s'était ouvert les veines.

— Quel terrible histoire ! Vous savez pourquoi il a mis fin à ses jours.

— Non ! Bien sûr que non, il n'avait aucune raison de se suicider.

— Au revoir madame sachez que je suis de tout cœur avec vous.

— Au revoir monsieur. (Elle avait la tête dans le vague en me disant au revoir).

Si j'ai bien saisi la situation, je vais voir Harry Pylson et il se jette du haut d'une tour. Je vais voir Ernest Rahman et il se coupe les veines. A quoi dois-je m'attendre encore ? Je vais prévenir Flint Edison avant que n'arrive l'irréparable. Car la thèse du suicide ! Seule un demeuré pourrait encore le croire. Je monte dans un taxi et me rend au 8 Amatola Avenue.

Je frappe... J'insiste, toujours rien, manifestement il n'est pas chez lui. Je flâne un peu autour de chez lui et puis au moment de repartir je le vois de l'autre côté de la rue. J'essaye de lui faire signe mais il ne me voit pas. La scène qui suit est assez hallucinante. Il décide de traverser au moment du passage d'un bus. Il se fait percuter de plein fouet. Je m'approche, il est mort, je reste sans voix comme la plupart des gens qui se sont agglutinés autour de lui. Je revois la scène, il a traversé volontairement ? Ou... ou on l'a poussé ? Je scrute les environs, là ! Une caméra.

— Allo Suzanne. C'est John.

— Oui John, je ne t'ai pas envoyé le bon numéro ?

— Non ce n'est pas ça, le numéro c'est le bon, je viens d'assister à la mort d'un homme il s'est jeté sous un bus. Ou bien, on l'a poussé. Depuis l'endroit où j'étais on ne voit pas bien. Tu peux visionner les caméras de la ville ?

— Oui bien sûr.

— Même celle qui se trouve en face du 8 Amatola Avenue ?

— Evidemment.

— Si je te rejoins, on peut la visionner ensemble ?

— Je t'attends.

— Je saute dans un taxi et j'arrive.

J'arrive devant les locaux de la surveillance du trafic routier.

— Bonjour monsieur, c'est pourquoi ?

— Vous êtes nouveau ?

— Oui j'ai commencé ce matin.

— Je viens voir Suzanne, elle m'attend.

— Suzanne Comment ?

Suzanne comment, il en a de bonne... En faite, je crois qu'elle a repris son nom de jeune fille... Et je ne le connais pas. Je décide de l'appeler.

— Suzanne ma puce, je suis en bas, et le nouveau gardien ne me connaît pas, tu peux l'appeler pour qu'il me laisse passer.

— Passe-lui ton téléphone.

Je m'approche du vigile.

— C'est pour vous.

— Pour moi ? Allo, d'accord oui je comprends, pas de problème, au revoir madame... Vous pouvez y aller. (Tout en me tendant mon téléphone.)

— Tu t'es calé sur la caméra ?

— Oui je t'attendais.

— Voyons voir, encore, encore une fois. Stop !! Regarde là.

— Je suis censé voir quoi

— Cette homme qui lui murmure quelque chose à l'oreille.

— Tu es sûr ?

— Tu peux zoomer ?

— Attend... Voilà.

— Tu le vois ?

— Ah oui tu as raison.

— Tu peux me faire une copie ?

— Donne-moi deux minutes... Voila.

— Merci Suzanne.

— A la prochaine John.

— A la prochaine (Je lui fais la bise.)

J'appelle le commissariat. Je ne le crois pas, je suis en attente.

— Bonjour je suis monsieur Parish, puis-je parler à un inspecteur ?

— Je vous transfère l'appel.

— Oui bonjour je suis l'inspecteur Fresley, que puis-je faire pour vous ?

— Je vous appelle pour une affaire troublante.

— De quoi s'agit-il ?

— Il y a eu trois suicides en l'espace de deux jours. Il se trouve que j'ai rendu visite à ses trois hommes peu de temps avant.

— Où voulez-vous en venir ?

— J'ai été témoin du dernier qui s'est passé il y a à peine deux heures. Et en visionnant la caméra qui se situe en face, on voit clairement un individu lui murmurer quelque chose à l'oreille.

Chapitre 19 : Ils sont sensés trouver quoi

- Et vous en concluez quoi ?
 - je pense à un triple meurtre.
 - Je trouve que vous allez bien vite en besogne.
 - Ce sont trois hommes qui se connaissent bien, ils travaillent ensemble à la mine Finish. En faite ils sont quatre, mais le quatrième je ne l'ai pas rencontré. Il y a environ trois mois, ils étaient les seuls témoins d'un accident de chantier où un homme Simon Priva a trouvé la mort.
 - En effet, c'est troublant si je ne vous connaissais pas Monsieur Parish, je penserais à une affabulation. Vous attendez quoi de moi.
 - Dépêchez une équipe scientifique, pour qu'ils examinent les trois corps.
 - Ils sont sensés trouver quoi ?
 - Des marques de piqûres et la présence de drogues dans le sang.
 - De drogue ? Vous pensez à quoi ?
 - Une drogue puissante qui annihilé leurs volontés.
 - Donnez -moi les noms des trois victimes.
 - Vous avez un numéro de portable ?
 - Oui.
 - Envoyez-moi votre numéro et je vous envoie les noms par texto.
 - D'accord, je pense que les trois victimes sont encore à la morgue, cela ne sera pas difficile de les trouver. Je mets une équipe dessus, sur la foi de votre témoignage.
 - Vous pouvez me faire confiance, au revoir inspecteur Fresley.
- Je vais rappeler monsieur Rays et lui mettre la pression. J'espère qu'il va lâcher le morceau.
- Allo monsieur Rays, c'est John Parish à l'appareil. Comment allez-vous ?
 - Je vais bien pourquoi ?
 - Ce n'est pas le cas de vos trois compères.
 - Je ne vois pas où vous voulez en venir.
 - Vous regardez les infos ?
 - J'ai autre chose à faire que de regarder les infos.
 - Alors vous n'êtes au courant de rien ?
 - Au courant de quoi ?
 - Harry, Ernest et Flint se sont suicidés.
 - C'est quoi ? Un canular ?
 - Malheureusement non. J'ai pris une photo de Flint après qu'il se soit fait percuter par un bus. Harry a sauté du quatorzième étage et Ernest s'est coupé les veines dans son bain.
 - Mais ce n'est pas possible qu'ils se soient suicidés tous les trois en si peu de temps ?
 - Je le pense aussi.
 - C'est quoi alors ?
 - je pense qu'on les a éliminés en faisant croire à un suicide.
 - Je ne comprends pas ?
 - A mon avis, on les a piqués avec une drogue très puissante qui enlève toutes volontés.
 - Alors cela veut dire que je suis en danger.
 - Il se trouve que j'ai un ami qui est inspecteur général. Je lui passe un coup de fils et il vous met sous protection policière.
 - Ok... ok on fait ça !
 - Mais en contrepartie je veux vos aveux.

- Mais c'est pour ça qu'ils sont morts.
- Je ne pense pas car, d'une part, ils ne me m'ont pas dit grand-chose. Et les deux ceux qui voulaient les faire taire sont morts.
- Qui ?
- Scott Fleming et Raymond Savage le contremaître.
- Ah oui c'est vrai. Je vais tout vous raconter à une condition !
- Dites toujours.
- Vous ne dites rien à la police.
- Vous avez ma parole, moi je ne dirai rien.
- Voilà toute l'histoire, Simon avait recueillie pas mal d'infos sur les magouilles, les grosses combines et pire encore, les morts à la mine qui disparaissent sans laisser de trace. Il avait tout un dossier qu'il s'apprêtait à faire publier.
- Comment ça des morts qui disparaissent sans laisser de traces ?
- Oui, à cause de la fatigue. Après avoir travaillé douze heures d'affilée on n'a plus les idées bien claires et c'est à ce moment qu'il se passait des accidents de chantier. Pour éviter les enquêtes qui auraient mis ses pratiques à jour, ils enterraient les corps en toute discrétion.
- Et pour les blessés ?
- Il n'y avait jamais de blessés.
- D'accord je comprends, mais qui trempait dans ces combines macabres ?
- Monsieur Fleming, le contremaître, et nous quatre.
- Vous quatre ? Et pourquoi vous obéissiez aveuglément ?
- On avait tous besoin d'argent et on touchait de grosses primes.
- Et pour Simon, comment cela s'est passé ?
- Un soir après le travail, nous avons été convoqués.
- Vous quatre ?
- Oui, il était question de se débarrasser de Simon et de récupérer le dossier. On devait faire croire à un accident et mettre toute la faute sur lui.
- Une faute d'inattention ?
- C'est ça, on l'a envoyé réparer une fausse panne sur l'excavatrice et au moment où il se trouvait en dessous nous l'avons remis en marche, il fut coupé en deux instantanément.
- Mais il y eu une enquête, bâclée mais une enquête quand même.
- Simon était trop connu. On ne pouvait pas le faire disparaître comme les autres.
- Et le dossier vous l'avez détruit je suppose ?
- Non on ne l'a jamais retrouvé.
- Inspecteur... inspecteur Fresley vous êtes là ?
- Oui monsieur Parish.
- Vous avez entendu, et tout enregistré ?
- Je n'en ai pas perdu une miette.
- Vous n'êtes qu'un menteur sans honneur, vous m'aviez donné votre parole.
- Mais j'ai rien dit, c'est vous qui avez tout raconté. Et pour la protection de la police. Ils doivent se trouver en ce moment même derrière la porte de votre copine, car ils ont eu largement le temps de localiser votre téléphone. Vous verrez, vous serez protégé derrière les barreaux. Ah oui il y a quelque chose que je ne vous ai pas dit pour garder le suspense, j'ai rappelé l'inspecteur Fresley.
- Allo inspecteur, je m'apprête à appeler Bradley Rays, si j'arrive à le faire parler, il va me faire des révélations, qui, je crois, méritent toute votre attention. Je vous propose de rester en ligne, et je mettrai mon téléphone sur haut-parleur. N'oubliez pas d'enregistrer la conversation.
- D'accord, cela vaut le coup d'essayer. Voilà une bonne chose de faite, cela commence à

prendre une tournure inattendue. S'ils n'ont pas mis la main sur le dossier, c'est qu'il doit être quelque part. Ils ont dû fouiller les meubles, lit, armoires. Mais pas les murs. Si j'ai quelque chose d'important à cacher je choisirais les murs.

Je dois passer chez moi récupérer la dernière adresse de Simon, ce pauvre Simon, il n'a rien vu venir. Et aller le fouiller à ma manière.

— Taxi...

— Bonjour monsieur je vous emmène où ?

— Au 7271 Stamper Street.

On est loin des quartiers huppés du centre-ville.

— 7271 Stamper Street.

— Voilà merci.

Chapitre 20 : Le trouver dans la maison

Je dois convaincre le nouveau locataire de me laisser fouiller sa maison. Je frappe.

— Bonjour monsieur, je me présente monsieur Parish je suis enquêteur, je suis sur une affaire délicate, concernant l'ancien locataire.

— L'ancien locataire ? Mais je ne le connais pas, j'ai emménagé il y a un mois et demi.

— Ce n'est pas vous que je viens voir mais la maison.

— La maison ?

— Ce monsieur avait en sa possession un dossier sensible, concernant des actes mal honnêtes. Il n'a jamais été retrouvé.

— Vous espérez le trouver dans la maison ? Mais la maison était vide quand j'ai emménagé.

— Ce n'est pas dans ses meubles que j'espère le trouver mais plutôt dans les murs ou le plancher et peut-être dans le jardin.

— Vous voulez, ouvrir le plancher, casser les murs et défoncer mon jardin ?

— Non bien sûr que non. Je pense le retrouver sans casser toute la maison.

— Faites donc. Mais je reste là pour m'assurer que la maison reste dans cet état.

Je commence par observer, j'ai abandonné l'idée du jardin trop humide. Je passe d'une pièce à l'autre. Je retourne à la cuisine.

— Cette hotte fonctionne ?

— Non elle était déjà hors service quand j'ai emménagé.

— Je peux ?

— Oui allez-y.

Je démonte le tuyau d'évacuation, c'est ça, un dossier enroulé dans un sachet plastique. Je regarde le contenu, tout y est : les magouilles, les pots de vin, et même quelques noms des personnes disparu. Et bien sur les principaux coupables. Simon a fait du bon travail, dommage que cela lui a coûté la vie.

— Merci pour tout, j'emmène le dossier ?

- Oui pas de problème.
- Tenez pour le dérangement. (Je lui tends un billet de 200 Rands.)
- Merci, mais ce n'est pas la peine.
- J'insiste, au revoir.
- Au revoir monsieur et merci.

Tient un appel !

- Allo !
- Allo monsieur Parish, inspecteur Fresley à l'appareil.
- Inspecteur, vous avez du nouveau ?
- Oui c'est pour cela que je vous appelle. L'équipe scientifique m'a envoyé les premiers résultats. Vous aviez vu juste, une trace de piqure derrière la nuque, pour les trois victimes et la même drogue puissance dans le sang.

Je ne sais pas si cela donnera quelque chose, j'ai envoyé une équipe au quatorzième étage de la tour Harry Oppenheimer House. Et une autre équipe à la maison de la famille Rahman, pour faire des relevés d'ADN.

- Vous me tenez au courant ?
- Bien sûr, sans vous il n'y aurait pas d'enquête.

Je dois retourner chez moi j'ai mon tableau à compléter. Oui celui où je pose mes Post-It. Il manque encore des pièces à mon puzzle. J'ai ma petite idée, j'espère que l'inspecteur trouvera des nouveaux indices. Je décide de décompresser, je vais prendre une douche. Je vide mes poches, le revolver ? Je vais le ranger, je pense qu'à ce point de l'enquête je n'en n'ai plus besoin. J'ai passé une nuit agitée, mon cerveau va plus vite que le déroulé de l'enquête. La journée se passe tranquillement, j'attends des nouvelles de Laëtitia. C'est en fin de soirée que je reçois un coup de fil de l'inspecteur Fresley.

- Bonjour monsieur Parish.
- Inspecteur.
- J'ai du nouveau. Les relevés d'ADN ont donné des résultats, c'est l'ADN de deux hommes de mains de l'industriel Raymond Friesland. Mais je n'ai pas trouvé le lien. Ah et aussi Bradley Rays s'est suicidé dans sa cellule.
- C'est vraiment un suicide ?
- Je pense que oui, pas de trace de piqure ni de drogue dans le sang.
- Il a été pris de remord pour toutes les atrocités qu'il a commis.
- Sans doute.
- Rien d'autre inspecteur ?
- Non, bonne soirée monsieur Parish.
- Bonne soirée inspecteur.

Raymond Friesland, ce nom, me dit quelque chose ! Où l'ai-je bien vu ? Cela demande réflexion. Réfléchi John ! Je crois savoir. J'ouvre mon PC et je vais dans l'historique. C'est ça, la fondation « L'égalité pour tous en Afrique du Sud ». Il fait lui aussi partie du conseil d'administration comme Gloria. En regardant mon tableau, je vois les pièces s'emboîtées les unes aux autres. Il est temps d'avoir une conversation sérieuse avec Gloria.

Je me lève, je prends une douche froide pour m'éclaircir les idées. Aujourd'hui, c'est le grand jour. Tient un message, c'est Laëtitia, elle a mis ses affaires en ordre et me rejoint pour commencer une nouvelle aventure à deux. Elle sera là en fin de soirée. Je vais lui répondre. « C'est une grande nouvelle j'ai hâte de te serrer dans mes bras à ce soir. » C'est peut-être trop ? Non c'est bon envoyé.

Tout en déjeunant, je réfléchis à la conversation que je vais avoir avec Gloria. C'est décidé, c'est maintenant ou jamais. Je me présente devant la maison des Stary. Je sonne.

- Entre John je t'attendais.

- Bonjour Gloria, tu sais pourquoi je suis là ?
- Oui John assied-toi, et pose moi tes questions, je répondrai sans détour.
- Clara est ta fille ? Fille que tu as eu avec Simon.
- Oui John mais ça tu le sais déjà je me trompe ?
- C'est vrai, elle est au courant ?
- Non et j'espère que tu garderas le secret, elle ne comprendrait pas, après toutes ces années.
- Tu peux compter sur moi. La mort de Scott et du contremaitre c'est une vengeance ?
- Oui ils ont tués l'amour de ma vie, mon seul amour.
- Je suppose que tu as fait jouer tes relations. Avoue quand même que c'est assez théâtrale la façon de tuer Scott.
- Oui je voulais qu'il finisse dans le même état que Simon.
- Il fallait que tu l'attires loin de son manoir, et tu t'es servi de Clara.
- J'ai fait en sorte que Scott tombe amoureux d'elle, ce n'était pas gagné, lui issu d'une famille bourgeoise et elle métisse de mère inconnue au départ, il n'y avait aucune chance pour que cela fonctionne, mais en usant de stratagème très subtile je suis arrivé à mes fins. Pauvre Clara je ne pensais pas quelle tomberais si vite amoureuse, elle n'est au courant de rien.
- Pour revenir au début ton mari été au courant de ta liaison avec Simon ? Il a dû voir ta grossesse.
- Charles et moi, nous nous sommes mariés pour les convenances. Il était au courant de tout il m'a aidé pour cacher ma grossesse, il a trouvé la clinique où j'ai pu accoucher en toute discrétion. Il m'a permis de garder ma fille deux mois et après je l'ai confié à son père. Nos familles auraient été scandalisées si je mettais au monde une petite métisse.
- Et après ça ne le dérangeait pas que tu continues à voir Simon ?

Chapitre 21 : Par la force des choses

- Tu sais, Charles n'a jamais été attiré par les femmes. C'était notre arrangement. Tu as remarqué qu'il ne vit pratiquement plus ici il a rejoint son compagnon mais nous sommes toujours en bon terme. Simon m'a rejoint à Kimberley, je pouvais les voir autant de fois que je voulais.
- Et pour les quatre complices, ceux qui faisaient le sale boulot pour Scott.
- Je pense que tu as tout compris quand le nom de Raymond Friesland est apparu dans ton enquête ? Par la force des choses et par intérêt personnel, nous sommes devenus amants. A partir de là, c'était facile de le convaincre de mettre ses hommes au service de ma vengeance.
- Tu lui as raconté toute l'histoire ?
- Non ! Bien sûr que non. C'est toi... C'est toi qui as conduit les hommes de main de Raymond vers eux. A partir du moment où tu as voulu les rechercher pour en savoir plus sur la mort de Simon, ils avaient juste à passer derrière toi et les éliminer.
- Si je comprends bien, j'étais surveillé en permanence ?
- Oui et on m'a montré des photos de Laëtitia, c'est une belle femme.
- Qu'es ce que Laëtitia vient faire là ?

- Rien c'était juste pour dire que tu as très bon goût.
- Tu as quand même voulu m'éliminer !
- Non jamais ! C'est Raymond, quand il a su que tu enquêtais sur la mort de Scott. Quand je l'ai su, je l'ai convaincu que tu ne remonterais jamais jusqu'à lui et que tu pouvais nous servir. Et maintenant John, maintenant que tu connais toute l'histoire, il se passe quoi ? Tu vas prévenir la police ?
- Non Gloria c'est toi, en ton âme et conscience qui doit prendre cette décision. A toi de faire le bon choix.
- Tu as raison John même si ses personnes le méritaient ce n'était pas à moi de me venger. J'ai toujours ce goût amer dans la bouche, la vengeance n'a pas calmé ma peine. Je mets mes affaires en ordre, peut-être, avoué à Clara qu'elle est ma fille. Charles est d'accord pour lui laisser la maison, il a toujours été gentil et prévenant.
- Au revoir Gloria.
- Au revoir John. Et merci pour tout.
- Merci pour tout ?
- Oui me laisser le temps de me retourner.

Je l'embrassai tendrement comme à mon habitude, et parti sans me retourner. En m'approchant de chez moi, je reconnus la silhouette de Laëtitia, cela me remplit de joie. Le début d'une aventure à deux.

Fin...